

choisir

revue culturelle
n° 625 – janvier 2012



(Chrétiens et
arabes



*Mais de Christ Jésus vous si loin hier
vous êtes maintenant proches
par le sang du Christ
oui, notre paix c'est lui.*

*Dans sa chair, il a fait des deux un seul
il a détruit le mur de séparation
la haine*

*ayant annulé avec leurs décrets la loi
des commandements pour créer les deux
en lui pour un seul homme neuf
en faisant la paix*

*pour réconcilier les uns et les autres
en un seul corps voué à Dieu
par la croix toute haine tuée en lui*

*venu, il a annoncé la paix
paix à vous au loin
paix aux proches.*

*Oui, pour lui nous accédons
les uns et les autres en un seul Souffle
près du Père.*

*Vous n'êtes donc plus des étrangers ni des immigrés.
Vous êtes concitoyens des saints
vous êtes de la maison de Dieu.*

Saint Paul
(Ep 2, 13-19)

in *La Bible, nouvelle traduction* (Bayard)



choisir

n° 625 - janvier 2012

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Hanan Isachar / GODONG
Coptes égyptiens célébrant les Rameaux
au Saint-Sépulcre

p. 10 : Fred de Noyelle / GODONG

p. 15 : Joseph Hug

p. 18 : José Cruz

p. 22 : François Brey / GODONG

p. 25 ; p. 28 : Philippe Lissac / GODONG

p. 30 : Sophie Dulac distribution

p. 32 : Carole Parodi

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Commencement plutôt que printemps ! <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Des anti-héros heureux <i>par Alain Decorzant</i>	
Spiritualité	9
Du faux soi au vrai soi. Un passage obligé <i>par Yvan Mudry</i>	
Histoire	13
La naissance du christianisme. L'exemple d'Ephèse <i>par Joseph Hug</i>	
Eglise	17
Un temps pour l'espérance. Un nouveau Concile ? <i>par Antonio Celso de Queirós</i>	
Politique	21
Chrétiens d'Orient dans le « printemps arabe » <i>par Victor Assouad</i>	
Politique	24
Islam et citoyenneté. Le cas des chrétiens au Moyen-Orient <i>par Marcel A. Boisard</i>	
Cinéma	29
Les chemins du pouvoir <i>par Patrick Bittar</i>	
Théâtre	31
Philosophie du quotidien <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	34
Philippe Rahmy. Anticorps chrétien ? <i>par Sylvain Thévoz</i>	
Livres ouverts	37
St Paul et la métamorphose <i>par Joseph Hug</i>	
Livres ouverts	39
Théologiens libanais <i>par Jacques Schouwey</i>	
Chronique	44
Histoires d'ailes <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Commencement plutôt que printemps !



Il y a un an, nous attaquions l'année par un cri qui marquait notre indignation. Qu'en est-il douze mois plus tard ? La guerre et la révolte ont éclaté un peu partout, au Proche-Orient surtout. Et la presse s'est empressée de parler de « printemps arabe ». Voilà bien une expression qui me met mal à l'aise : printemps ! Mais rien ne file plus vite que le printemps, au Proche-Orient surtout où en quelques jours on passe des pluies de l'hiver aux chaleurs de l'été ! N'est-ce pas un leurre que de penser aux petites fleurs ? Une ironie grinçante que de parler de printemps, cette courte période où fleurissent dans les champs de la région ces gouttes de sang éparpillées sur fond d'herbe verte que sont les anémones ?

Dans nos églises, depuis le premier dimanche de l'Avent, nous sommes passés à l'année B, ce qui signifie que nous méditerons en priorité l'Évangile de Marc. J'ai été une nouvelle fois frappé par ses premiers mots : « Commencement de la Bonne Nouvelle ». Et je voudrais vous les offrir en guise de vœux pour 2012. Commencement... C'est d'abord un temps à prendre pour relire ce qui précède, d'où l'on vient et si l'on est prêt pour ce départ. Ainsi de l'athlète qui se prépare des semaines, des mois, des années parfois, pour ce coup de sifflet qui lance les secondes de sa course et de son possible exploit.

Mais l'Histoire lue à l'aune de cette métaphore n'est pas un 100m haies ; elle ressemble plutôt à un marathon où chaque pas compte et où il faut pouvoir tenir le rythme dans la durée. Ainsi pourrait-on relire cet événement extraordinaire qui a commencé il y aura 50 ans cette année : Vatican II. D'aucuns depuis ont abandonné en route, par peur de n'atteindre jamais le but ; d'autres ne s'y risquent pas, doutant de leurs capacités à entrer dans cette nouvelle course ; d'autres enfin, l'ayant minutieusement préparée, sont heureux de se lancer dans cette aventure de la communauté catholique. Certes, tout

début fait un peu peur : on sait ce que l'on quitte - les traditionalistes ne manquent pas de le répéter sur tous les tons - mais on ne sait pas où l'on va. Et pressés comme nous le sommes, nous voudrions déjà y être, à peine le coup de sifflet retenti. Or il revient à tous ceux qui ont vécu Vatican II comme une espérance de passer désormais le relais aux plus jeunes, en leur transmettant l'enthousiasme que le Concile ne cesse de susciter. Ceux qui gouvernent - dans l'Église comme dans la société - n'ont-ils pas la lourde responsabilité de faire confiance à d'autres pour réaliser ce qu'ils n'ont pas su ou pas pu réaliser eux-mêmes ?

Les médias nous jettent en pâture chaque jour ces soubresauts de peuples qui se soulèvent et qu'un peu légèrement ils ont appelé « printemps ». Ces soulèvements font peur, parce qu'il s'y revendique le droit de commencer autre chose, autrement. Le sang versé révolte, l'insécurité provoquée inquiète car toute nouveauté n'est pas meilleure pour autant. Mais on n'avance pas sans arrachement. Regardons image par image la course du marathonien. Il est quatre fois plus souvent en l'air - donc en déséquilibre - que sur terre ; et lorsqu'il pose le pied sur le sol, c'est pour se propulser plus avant. Alors, risquons-nous chaque jour comme pour un nouveau début. Soyons des engendrants ! N'est-ce pas une formidable leçon que chaque naissance lorsqu'apparaît le sourire de l'enfant aimé ! Sait-on déjà ce qu'il adviendra ? A-t-on le droit de lui imposer son avenir ?

Quel que soit notre âge, ne soyons pas vieux ! Qu'on se le dise : le commencement n'est pas réservé à une classe de privilégiés. Abraham et Sara dans leur désert étaient... âgés ; il leur a été donné d'accepter cet engendrement qui a tout changé dans leur vie. Marie de Nazareth était tout juste sortie de l'adolescence quand il lui fut « demandé de croire à l'impossible » qui devait changer le monde. La rencontre avec l'Autre est toujours une naissance. Or Dieu dans nos vies, c'est l'histoire d'une rencontre qui nous invite à chaque fois à tout recommencer. Essoufflant ? certes ! Passionnant ? toujours.

Bonne année, que chaque jour soit pour vous un commencement !

Jean-Bernard Livio s.j.



■ Info

Sida et étude biblique

Ce n'est pas le virus de l'immunodéficience humaine qui tue, mais la peur, la stigmatisation et l'ignorance, affirme l'Initiative œcuménique de lutte contre le VIH et le sida en Afrique (EHAIA). « Si tu parles du VIH, c'est que tu es séropositif. » Ces mots, Pauline Njiru les a entendus de la bouche de l'un des participants à un atelier qu'elle a donné en 2009 au Sud-Soudan.

Prêtre de l'Eglise anglicane, Pauline Njiru sillonne l'Afrique de l'Est avec d'autres militants de l'EHAIA, afin de lutter contre les sources de la pandémie. Le but est de former des responsables d'Eglises à l'utilisation de l'étude biblique contextuelle comme outil de lutte contre la stigmatisation, la honte, le déni et l'inaction. Etudier les diverses attitudes à l'encontre de la Samaritaine et la façon dont Jésus l'accueille (Jn 4,1-26) peut avoir par exemple un impact.

L'une des difficultés majeures consiste à obtenir de certains responsables d'Eglises une réaction différente face aux causes principales de la pandémie (problèmes d'inégalité entre hommes et femmes, violence sexuelle, etc.). Peu à peu, ils finissent par reconnaître que la lecture et l'interprétation traditionnelles des Ecritures ont contribué à accroître l'inégalité et la discrimination des femmes. (WCC/réd.)

■ Info

Détention des migrants

Les Etats asiatiques du Pacifique utilisent de plus en plus la détention comme premier outil de régulation de l'immigration clandestine - même en l'absence de nécessité sécuritaire - sans accès aux

procédures de détermination de l'asile et sans possibilité de faire appel. C'est ce qui ressort d'une déclaration de la Coalition internationale contre la détention (IDC), un groupe de cinquante ONG, originaires de 18 pays, co-fondé en 2005 par le Jesuit Refugee Service. La recherche internationale a prouvé que la détention est dommageable, coûteuse et incapable d'empêcher l'immigration clandestine, expliquent les ONG dans un communiqué, suite à une rencontre en Malaisie en novembre 2011. « Elle a des effets négatifs sur la santé mentale et physique et augmente le risque de mauvais traitements, de violations des droits humains et d'expulsion. Nous sommes particulièrement inquiets pour les réfugiés, les demandeurs d'asile et les groupes vulnérables, tels que les enfants », a déclaré Grant Mitchell, directeur de la IDC.

En vertu des normes internationales, la détention des migrants ne devrait être utilisée qu'en dernier ressort, le moins longtemps possible, sous contrôle indépendant, dans des conditions adéquates de sécurité. (Dispatches/réd.)

■ Info

Centre Sèvres

Un accord a été signé entre la République française et le Saint-Siège sur la reconnaissance des grades et diplômes dans l'enseignement supérieur. Tous les diplômes canoniques du Centre Sèvres, facultés jésuites de Paris, sont enfin reconnus par la France : licence, master, doctorat, en philosophie comme en théologie. Pour ses étudiants qui viennent actuellement de plus de cinquante pays, une telle mesure facilitera la reconnaissance de leur parcours dans leur pays d'origine.

Jusqu'à présent en effet, en raison d'une loi de 1905 très stricte portant sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, aucun diplôme délivré par les facultés ecclésiastiques françaises n'était reconnu par le gouvernement. (www.jésuites.com/réd.)

■ Info

Brésil : désarmement

Les Eglises et communautés religieuses du Brésil se sont engagées aux côtés de l'Institut Sou da Paz, organisation non-gouvernementale, pour soutenir et motiver la campagne de dépôts volontaires d'armes à feu et de munitions. Les individus qui déposent leurs armes à feu ne sont pas tenus de décliner leur identité et reçoivent en échange une compensation financière ; 27 000 armes ont ainsi été récupérées cette année.

Selon Alice Ribeiro, de l'Institut Sou da Paz, certains des quartiers qui étaient autrefois considérés parmi les plus dangereux du monde ont connu au cours de la dernière décennie, une baisse significative du nombre d'homicides et d'incidents violents, ainsi que de suicides. Elle attribue ce changement à la coordination et l'engagement des autorités, des groupes de la société civile et des responsables religieux. (*apic/réd.*)

■ Info

Grèce, Eglise critiquée

Epingler la « richesse » de l'Eglise orthodoxe du pays est devenu courant chez les politiciens grecs (*La Croix*, 5.12.2011). Le ministre de la Justice a estimé publiquement, en décembre passé, que l'institution religieuse devait assumer

une part de responsabilité plus importante en période de crise. Le fait est qu'en Grèce, l'opinion selon laquelle le clergé est richement doté et n'a rien sacrifié à son majestueux train de vie est largement répandue.

Pourtant nul ne sait quel est le patrimoine de l'Eglise car la Grèce ne dispose d'aucun cadastre. Ensuite, à cause de la complexité canonique d'une Eglise morcelée. Si, au fil des quatre siècles d'occupation ottomane, l'institution a acquis des biens considérables - les familles grecques préférant léguer leurs terres à l'Eglise plutôt que de se les faire confisquer par l'Empire -, elle aurait par la suite transmis la majorité de ses propriétés à l'Etat.

Ebranlée dans son image, l'Eglise orthodoxe insiste sur son engagement social. Ainsi, elle distribue quotidiennement 200 000 rations alimentaires. L'Eglise grecque assume en fait une grande partie de l'aide sociale à la place de l'Etat. Cette relation est symptomatique des liens étroits qu'entretiennent les deux institutions. Les membres du clergé sont considérés comme des fonctionnaires et rémunérés comme tels. D'après Stavros Zoumboulakis, rédacteur en chef de la revue *Nea Hestia*, certains prêtres gagnent deux salaires parce qu'ils exercent en parallèle un autre métier. De plus, ils perçoivent des rétributions pour les sacrements. (*apic*)

■ Info

Pèlerins suisses en Syrie

Parmi les quatre pèlerins suisses partis à pied, le 2 juin 2011, de Bad Schönbrenn (Zug) pour Jérusalem, se trouve Christian Rutishauser s.j., directeur du Centre de formation jésuite Lassalle-

Haus. Les marcheurs vont participer en Israël à une conférence de paix réunissant des représentants des traditions juives, chrétiennes et musulmanes.

Les quatre Suisses ont traversé début décembre la Syrie, malgré les violents troubles qui secouent le pays. Après un passage sans difficulté de la frontière syrienne, ils ont vécu trois jours relativement calmes. Dès le début, ils ont dû s'habituer aux contrôles de la police et des services secrets. « Bien que nous pensions que l'Etat connaissait notre objectif, nous ne devons pas dire que nous faisons un pèlerinage vers Jérusalem. La Syrie est officiellement encore en état de guerre avec Israël », peut-on lire sur leur blog (<http://blog.lassalle-haus.org>). Et tout contact avec la population a été empêché, « même si nous avons été salués chaleureusement et invités à prendre le thé ». Les Suisses ont cependant été menacés à plusieurs reprises. La surveillance de la police et des services secrets, qui ne les ont « littéralement pas lâchés d'une semelle », s'est donc révélée aussi une protection. Les pèlerins ont pris un jour de repos dans le monastère de Mar Musa, dirigé par le jésuite Paolo Dall'Oglio. (*apic/réd.*)

■ Info

Fermeture de Mühleberg

« Conscient de sa responsabilité en ce qui concerne la sécurité de la population, la sauvegarde du pays et de la création », le Synode des Eglises réformées Berne-Jura-Soleure a demandé aux autorités bernoises d'arrêter la centrale nucléaire de Mühleberg. (*com/réd.*)

■ Info

Offenses religieuses

Les conflits religieux trouvent parfois des supports symboliques à leur expression autrement plus efficaces que les attaques frontales. Ainsi, au Pakistan, une fabrique de chaussures a mis sur le marché des modèles portant une croix à l'arrière. Le Pakistan Minorities Movement, qui milite pour l'égalité des droits des citoyens, a souligné « la subtile offense de vouloir mettre aux pieds le symbole le plus significatif du christianisme ». Le mouvement a déposé plainte contre le propriétaire pakistanais de la fabrique de chaussures. Il lui reproche d'avoir violé l'article 295a du Code pénal, qui punit les offenses envers n'importe quel symbole religieux. Dans le même temps, en Inde, des associations chrétiennes ont demandé la condamnation pour blasphème de Washim Sheikh, producteur du film *Who's there* sur Jésus-Christ. Il est actuellement placé en détention à Bombay. L'affiche du film représente un Christ en croix poignardé par un homme. La bande-annonce joue également la provocation, avec des images de la croix renversée et frappée par des poignards et des slogans tapageurs (« Attendez-vous à des vérités inattendues », « Nous vous dirons qui est vraiment Jésus-Christ »).

La Conférence épiscopale indienne a demandé que le film soit retiré des salles. « Il y a en Inde trop de forces qui entendent créer des troubles sociaux en agissant sur le facteur religieux. La foi chrétienne est souvent narrée de manière fautive et erronée afin de la discréditer et de fomenter la haine », a confié le Père Babu Joseph, porte-parole de la Conférence. (*fides/réd.*)

■ Info

Messe de saint Pie V

Mgr Le Gall, archevêque de Toulouse, a été président durant six ans de la Commission épiscopale pour la liturgie et la pastorale sacramentelle au sein de la Conférence des évêques de France. Il a célébré une messe à l'issue des JMJ, selon la forme extraordinaire du rite romain pour les pèlerins de Juventutem, une association de laïcs fondée en 2004, promouvant le rite catholique romain traditionnel dit « de saint Pie V ».

Le prélat a été interviewé sur ses motivations par Paix liturgique, un mouvement religieux composé de chrétiens « qui désirent vivre leur foi catholique dans l'Eglise au rythme de la liturgie traditionnelle comme le pape Benoît XVI l'autorise depuis la promulgation le 7 juillet 2007 du motu proprio *Summorum pontificum* » (www.paixliturgique.com). A noter que dans le diocèse de Toulouse, le motu proprio est appliqué.

« Depuis que le Saint-Père a pris sa décision, je considère qu'il est de notre devoir d'évêque d'entrer dans sa pensée, a expliqué l'archevêque. (...) Bien entendu, entrer dans le sens de ce que demande Benoît XVI, c'est aussi ne pas refuser par principe la forme ordinaire et éviter de la dénigrer. C'est malheureusement une attitude que l'on rencontre chez certains traditionalistes. » Et d'insister sur la nécessité de ne pas tomber dans une guerre des tranchées. (réd.)

■ Info

Bref je suis catho

Les jeunes catholiques de la Frassateam - un groupe de prières inspiré par l'exemple de Pier-Giorgio Frassati - partagent sur le web de manière originale et drôle leur « bon plan » : le Christ. Parodiant la série *Bref*, qui fait un malheur auprès des jeunes, ils ont tourné et monté eux-mêmes deux petites vidéos, visibles sur www.youtube.com. Interviewé par l'agence *Apic*, Amaru Cazenave, un des membres du groupe, explique la démarche. « C'est une façon très innovante de raconter des histoires. On se reconnaît, comme nombre de jeunes de notre âge, dans le personnage principal. *Bref*, c'est frais et ça permet d'aller à l'essentiel. (...) On est souvent un peu désarmé lorsqu'il s'agit d'expliquer à nos collègues et nos amis non cathos ce que l'on vit en tant que croyants. Avec ces petites vidéos, les gens se marrent, l'autodérision aide à briser la glace et la simplicité du message permet de se concentrer sur l'essentiel. (...) Je crois beaucoup à l'outil Internet. Il permet de s'exprimer librement et ouvre des champs énormes de créativité. » (*apic/réd.*)



Des anti-héros heureux

« T'es nul », m'avait asséné Arthur. Du haut de ses quatre ans, le bonhomme n'avait pas apprécié mon jeu de balle, à vrai dire assez pitoyable. Ma surprise n'était pas tellement d'être traité de cette manière par ce footballeur en culotte courte (cela fait plus de trente ans que je sais que je suis « un pied » au football !). L'étonnement provenait plutôt de la résonance en moi des mots de mon petit vis-à-vis : une demi-seconde de surprise passée et ce « t'es nul » prenait un goût de libération, une saveur de révélation.

Cette situation me rappelait le film Au nom d'Anna. Un adolescent juif préparant sa Bar Mitzva se trouvait tout découragé par la mue de sa voix : comment oser entonner des textes de la Bible devant la communauté rassemblée dans la synagogue ? Son rabbin lui conseillait de relever le défi (que Dieu lui lançait) : non pas se terrer mais au contraire chanter à tue-tête. Et l'ado de chanter d'une voix mal-assurée, « je suis heureux d'être nul ». Se prenant au jeu, il repartait libéré, en scandant son nouveau mantra.

« Heureux » et « nul » peuvent-ils vraiment aller ensemble ? Quel bonheur les mots d'Arthur me promettaient, à moi, le nul ? Avoir l'ambition de faire toujours « tout juste » est possible à l'âge d'Arthur, et encore... Nous faisons tous de notre mieux, mais n'arrivons que rarement à nous hisser à la hauteur de nos idéaux : même au prix de nombreux efforts, nous ne sommes jamais aussi cohérents, aussi zen,

aussi... parfaits que nous le souhaiterions. Alors peut-être que le petit bonhomme avait mis le doigt sur mon ego de paon ou de pou... ou tout simplement de jeune jésuite ?

Les histoires ridiculisant les hommes trop sûrs d'eux abondent dans la Bible (du tortueux Jacob au bouillant Pierre, en passant par Sara l'incrédule). Paradoxalement, les héros bibliques sont plutôt des « anti-héros » car ce n'est pas tant leurs aptitudes personnelles que l'Écriture célèbre, mais bien plutôt leur capacité à ne pas constamment se mettre au centre. S'engageant résolument dans leurs entreprises, arrive souvent le moment où ils sont conduits à s'en remettre à la vie, parfois avec anxiété, parfois avec confiance. A Dieu vat ! Reconnaisant leur impuissance, leur « nullité » à faire totalement face, ces hommes et ces femmes se retrouvent délivrés de leurs crispations et de leurs projections et deviennent enfin disponibles à la réalité.

Passer du joug tyrannique de l'image de soi à l'acceptation de sa « toute-non-puissance » peut être qualifié de libération. Mais celle-ci est coûteuse, car la sortie de l'ego n'est que rarement « une promenade de santé » et le signal de l'Exode est souvent initié par un autre, qu'il soit rabbi, Dieu ou enfant... Alors, « you are not ok, but it is ok », un nouveau refrain pour être nul, et l'être heureusement ?

Alain Decorzant s.j.

Du faux soi au vrai soi

Un passage obligé

●●● **Yvan Mudry**, Lausanne
Théologien, journaliste, traducteur¹

Dans la vie spirituelle, l'un est emmené par-ci, l'autre par-là. Mais tôt ou tard, chacun est contraint, plus ou moins violemment, de parcourir un même bout de sentier : celui où il faut renoncer à soi ou « se renier soi-même » (Mt 16, 24). Impossible de faire un détour, car le vieil homme doit céder la place à l'homme nouveau « qui s'achemine vers la vraie connaissance en se renouvelant à l'image de son Créateur » (Col 3,10). Toute expérience spirituelle implique donc une métamorphose. Pour qu'affleure le « bon fond qui cherche Dieu », il faut que dépérisse le « fond mauvais, faux, qui ne sait pas se soumettre et qui se cherche lui-même », dit « *je, moi, le mien*, ceci ou cela est à moi » et « n'a qu'un but : être grand dans l'estime de tous ». ² Quelle leçon, à l'heure où l'on exalte tant le moi ! Mais encore faut-il bien comprendre

que l'opération libère et ouvre littéralement la porte du Ciel, selon des témoignages tout à fait crédibles.

Le nombril du monde

Qui suis-je ? La question paraît banale mais elle est très difficile.³ Les auteurs spirituels y répondent en analysant le rapport que la personne entretient avec elle-même, les autres et le monde. Ils découvrent ainsi qu'il existe une première manière d'être soi (la nôtre souvent) : se considérer comme quelqu'un d'important et s'attribuer les premiers rôles.

Logiquement, celui dont l'identité se définit ainsi tend à occuper un maximum de place, il cherche à en faire beaucoup et à posséder une quantité de choses - des biens matériels aux relations, de la célébrité au savoir. Se jugeant supérieur aux autres, il croit qu'il doit les éclairer et qu'il n'a pas besoin d'eux.

D'autres manières d'être assez différentes en apparence sont fondées sur le même type de rapport à soi. Ainsi celui qui, pour quelque raison que ce soit, ne veut pas perdre une minute de son temps est très attaché à lui-même. Et celui qu'aucun engagement ne sa-

Pour avoir pleinement sa place dans la société, il faut aujourd'hui réaliser des exploits qui attirent l'attention, en sachant s'adapter en permanence à un environnement devenu « liquide ». Impossible de réaliser une telle prouesse sans s'engager corps et âme. Mais un jour, pour certains, c'est l'effondrement ou la paralysie. Une voie peut s'ouvrir alors : celle de l'acceptation de l'échec et du renoncement à soi. Des attitudes qui sont au cœur de la vie spirituelle, affirment depuis toujours les guides les plus sûrs.

- 1 • Yvan Mudry est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, dont *Tant de présences*, Grand-Saconnex, Samizdat 2006, 80 p. (n.d.l.r.)
- 2 • **Jean Tauler**, *Le livre des Amis de Dieu ou Les institutions divines*, Paris, Arfuyen 2010, pp. 35, 38 et 48.
- 3 • Cf. par exemple les analyses de **Jean-Claude Kaufmann**, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin 2004, 352 p. ou de **Vincent de Gaulejac**, *Qui est « je » ?* Paris, Seuil 2009, 218 p.

tisfait, et celui qui ne se remet jamais d'un échec. Et celui qui vit dans la peur parce qu'il n'a confiance en rien ni personne ou qui refuse tout lien... Quelqu'un peut aussi se tenir à l'écart afin que la haute idée qu'il a de lui-même ne soit pas écornée. Ou se soucier des autres avant tout pour que ceux-ci aient une bonne opinion de lui. Chaque fois, le premier servi, c'est moi, je.

Les grands témoins de la vie spirituelle poursuivent l'analyse. Ils montrent que, contre toute attente, ce type de rapport à soi ne permet pas de fonder une identité stable. Pourquoi ? Parce que celui qui se croit important se trompe sur son compte : tout homme « est venu dans la vanité et s'en va dans les ténèbres » (Qo 6,4). Se prenant pour ce qu'il n'est pas, il s'engage dans des entreprises qui, même si elles aboutissent, ne lui permettent pas de naître à lui-même. A l'instar de tant de célébrités, il ne s'y retrouve pas dans sa vie, comme s'il avait conscience d'une imposture. Lorsqu'il dit je, il n'y a personne « derrière le pronom utilisé », commente un maître.⁴ Et c'est à cause de cette béance, de ce manque de fondement qu'il

en veut toujours plus ou... qu'il consume autant. « La logique consumériste et accumulative » sert à anesthésier « les abîmes existentiels », explique un observateur avisé des mœurs ambiantes.⁵

Au fondement de soi

Parce qu'ils en ont fait l'expérience, les mystiques savent qu'il existe une autre manière d'être soi, exemplaire cette fois : être détaché de soi et respecter pleinement l'altérité des autres, du monde, de Dieu.

La personne consent alors à la réalité et fait toute la place à ce qui n'est pas elle. Elle s'accepte telle qu'elle est : un mystère pour soi, une question ou un problème, selon le mot sans cesse répété d'Augustin. Elle laisse toute liberté aux autres et ne se fabrique pas d'idole. La tradition la dit humble et obéissante. Elle « n'a pas le cœur fier, ni le regard hautain », elle ne prend pas « un chemin de grandeurs ni de prodiges qui la dépassent » (Ps 131,1). Acceptant d'avoir tort, d'être désapprouvée et blâmée, d'échouer même, elle dit : « Pas ce que je veux, mais ce que tu veux » (Mc 14,36).

Concrètement, elle reconnaît la souveraineté de l'événement comme de son quotidien, aussi routinier soit-il. Elle sait aussi se retirer, se délasser, s'abandonner au sommeil même, pour puiser dans « la réserve d'être »⁶ de la nuit. Se nourrissant du « sacrement du moment pré-



4 • **Thomas Merton**, *L'expérience intérieure*, Paris, Cerf 2010, p. 28.

5 • **Christian Arnspenger**, *Ethique de l'existence post-capitaliste. Pour un militantisme existentiel*, Paris, Cerf 2009, p. 18.

6 • **Charles Péguy**, « Le porche du mystère de la deuxième vertu », in *Œuvres poétiques complètes*, Paris, La Pléiade 1975, p. 663.

sent », ⁷ elle s'y retrouve dans les expériences de vie les plus ordinaires, l'exercice d'une profession banale, une relation de couple, l'accomplissement des tâches domestiques, le vieillissement... Attachée à répondre aux plus petits appels qui lui sont adressés jour après jour, elle n'usurpe pas son identité. Elle se sait ainsi dépendante, donnée en permanence à elle-même, dotée d'un soi relationnel. Elle se définit donc par rapport à un autre, comme autrefois la « femme de ».

Maurice Zundel va plus loin encore et affirme que la personne n'existe vraiment « que dans cet échange où je est un autre ». ⁸ La voilà donc, l'ultime réponse à la question qui suis-je ? Un être dont le centre de gravité n'est pas en soi, mais ailleurs ? Un être qui n'a « d'ici que là-bas », qui n'est lui-même qu'en un autre que soi ?

« Je n'accède à moi qu'en ayant lieu là-bas - en l'occurrence en Dieu », commente un lecteur de saint Augustin, qui poursuit : « Tant que je reste en moi, je ne tiens pas, ni ne me retiens ; je ne cesse de vaciller que si je trouve un lieu hors de moi, en Dieu. (...) Je ne peux pas me poser en moi, ni en rien d'autre, si je ne me pose en Dieu. » ⁹ Concrètement, pas moyen d'être moi-même sans faire totalement confiance à un autre que moi, qui ressemble ainsi

au sol sans lequel je ne peux pas me tenir debout.

Si l'aboutissement de la vie spirituelle est l'union mystique, son grand chantier est l'acheminement vers le vrai soi. Il faut « sortir de soi-même », autrement dit de « sa basse manière d'entendre, et de sa faible façon d'aimer, de sa pauvre et courte manière de goûter Dieu », ¹⁰ explique l'éminent Jean de la Croix.

Sortir de soi-même

Est conduit vers le but celui qui « réussit à se quitter, à se renoncer et à sortir pleinement et parfaitement de lui-même », ou celui qui « a abandonné purement et simplement tout ce qu'il est, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il sait. (...) Tout a été submergé, perdu, réduit à une sorte de non-mouvoir, non-vivre, non-valoir, non-pouvoir. » ¹¹ Il s'agit d'accepter une forme de mort, comme le grain de blé tombé en terre, car « qui aime sa vie la perd » (Jn 12,25). Autrement dit, ne pas se fermer à une expérience où parfois le corps est comme privé de mouvement, l'esprit incapable de ne plus rien penser, et où il n'y a semble-t-il plus d'avenir.

Comment s'opère ce passage ? Pour les uns peut-être, par une forme ou une autre d'ascèse. Un auteur spirituel s'adresse ainsi à son lecteur : tu peux « te libérer de ton moi de bon gré par la grâce » si « tu te considères réellement comme rien, en fait et en paroles, bien décidé en ton for intérieur à t'abandonner à Dieu de toutes tes forces ». ¹² L'oraison contemplative aussi transforme en profondeur la conscience de soi.

Mais l'analyse ne s'arrête pas là. Si tu ne le fais pas, poursuit le moine, « tu seras livré à la correction jusqu'à ce que, contraint, tu te libères de ton moi

7 • *L'abandon à la divine providence*, Paris, Desclée de Brouwer 2005, p. 36.

8 • *Croyez-vous en l'homme ?* Paris, Cerf 2002, p. 45.

9 • **Jean-Luc Marion**, *Au lieu de soi. L'approche de saint Augustin*, Paris, P.U.F. 2008, pp. 330,331 et 353.

10 • « La nuit obscure », in *Œuvres complètes*, Paris, Desclée de Brouwer 1967, p. 428.

11 • **Jean Tauler**, op. cit., pp. 211 et 98-99.

12 • **Matta El-Maskine**, *L'expérience de Dieu dans la vie de prière*, Editions de Bellefontaine 1997, p. 150.

propre ». Autrement dit, la personne peut être éprouvée au point de se rompre. Combien de mystiques en ont fait l'expérience jusque dans leur chair, à commencer par l'auteur de *La nuit obscure* ! Au centre du parcours, il y a donc rupture de continuité. Celui qui chemine accepte d'être conduit, dans l'obscurité, en un lieu où, n'ayant plus de repères, il ne sait pas ce qu'il doit faire ni croire. Ainsi, à un certain point du parcours, « l'objet de sa volonté, c'est en quelque sorte le néant car, dans ce *Nunc*, dans cet instant indivisible, il ne connaît pas la pure volonté de Dieu et il a déposé sa propre volonté ».¹³ Plus tard, il s'avérera que la marche se poursuivait, et qu'il existe donc bien un cheminement « à travers soi-même qui permet d'émerger en ce lieu le plus profond de son être où Dieu même se trouve ».¹⁴

Le jardin des délices

Si le passage vers le vrai soi s'effectue le plus souvent dans la douleur, il conduit à un jardin des délices où se trouvent, pour reprendre l'image d'un grand mystique jésuite, « des fontaines très agréables, de belles prairies, de beaux ruisseaux, des terres abondantes en toutes sortes de bons fruits, des fleurs très belles à voir, des perles précieuses sans nombre ».¹⁵ « Il y a une saveur toute particulière et une récompense précieuse dans l'abnégation de la volonté propre : c'est vraiment le *centuple* de tout ce que nous aurions senti dans la consolation sensible, en gardant notre volonté »,¹⁶ affirme aussi Tauler, l'un de nos guides, alors qu'un autre, Thomas Merton, parle d'une « redécouverte du paradis intérieur à notre esprit par l'oubli de nous-mêmes ».¹⁷

Se retrouvant en ce « fond » où il est donné à lui-même, l'orant l'éprouve parfois dans sa chair même : à s'abandonner, quelle impression de bien-être il éprouve ! Réduite cette tension de la volonté liée à un besoin compulsif d'agir, de s'affirmer et d'être reconnu. Fini ce perfectionnisme épuisant qui fait de nous des esclaves. Plus de panique devant son vide, son inutilité même. Et en même temps, le sentiment d'être à niveau au-dedans et au-dehors, d'où la capacité de nouer des liens et de s'engager comme jamais, mais aussi de se délecter de la beauté du monde, de « jouir et goûter de toutes les choses d'en haut et d'ici-bas, étant en tout avec une générale liberté d'esprit ».¹⁸ Et cet élan d'amour qui soulève le cœur...

« Dégagé, mis au large » (Ps 18,20), celui qui a passé par la nuit du renoncement se reconnaît aux fruits de l'Esprit, « charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi » (Ga 5,22). En même temps, quel dynamisme et quelle ferveur l'anime comme en témoigne l'apôtre : « Oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être, et je cours vers le but » (Ph 3,13-14).

Y. M.

13 • Jean Tauler, op. cit., p. 246.

14 • Antoine Bloom, *L'école de la prière*, Paris, Seuil 1972, p. 66.

15 • Jean-Joseph Surin, *Questions sur l'amour de Dieu*, Paris, Desclée de Brouwer 2008, pp. 135-136.

16 • Op. cit., p. 149.

17 • Op. cit., p. 81.

18 • Jean de la Croix, op. cit., p. 442.

La naissance du christianisme

L'exemple d'Ephèse

●●● **Joseph Hug s.j.**, Carouge
Exégète

Il est instructif et passionnant de retracer l'histoire de la naissance du christianisme dans une grande ville de l'Empire romain. Ce fut en effet d'abord la population des villes qui entendit parler de l'Évangile. Nous choisissons ici Ephèse,¹ une des plus belles et des plus importantes cités de l'Empire au 1^{er} siècle de notre ère.

Capitale de la province romaine d'Asie, sa très nombreuse population, évaluée à 250 000 habitants, vivait de l'industrie et du commerce, profitant de sa situation géographique exceptionnelle, lieu de passage entre l'Anatolie et la Grèce, l'Est et l'Ouest. Elle bénéficiait d'un grand prestige, notamment à cause de son temple d'Artémis, la déesse mère d'Asie, devenue la fille de Zeus et de Léto. Considéré comme une des sept merveilles du monde dans l'Antiquité, « un exemple réel et remarquable d'une splendeur conçue par les Grecs », selon les mots de Pline l'Ancien, le temple d'Artémis a été complètement détruit.

Le sanctuaire était aussi une banque d'État qui contribuait à la richesse de la ville et de sa région, et un des grands propriétaires de la province d'Asie, possédant industries et domaines ruraux.

Aujourd'hui encore, les dizaines de milliers de touristes qui visitent chaque année le site d'Ephèse sont éblouis par ses vestiges : après avoir passé devant l'agora, ils descendent la très belle rue des Courètes et se reposent quelques instants sur les gradins de l'immense théâtre, d'où ils aperçoivent au loin le port ensablé et la mer.² Malheureusement, un nombre infime se rend un peu plus loin, dans l'église de la Mère de Dieu - où se tint le Concile de 431 - et dans l'immense basilique Saint-Jean, située sur une colline à l'écart de la petite ville turque moderne.

Sources littéraires

Ces restes imposants de la grandeur chrétienne de la ville aujourd'hui disparue masquent l'obscurité des débuts, qui n'ont laissé aucune trace sur le site. Ce sont les sources littéraires qui nous renseignent sur les commencements de l'évangélisation d'Ephèse. D'abord les lettres authentiques de Paul, en-

Que s'est-il passé au tout début du christianisme ? Par qui, à qui et comment la religion du Christ a-t-elle été annoncée ? Selon les Évangiles et les Actes des Apôtres, les douze apôtres sont envoyés à toutes les nations depuis Jérusalem pour en faire des disciples du Christ. Mais l'image relève plus de la théologie que de l'histoire, comme le montre le développement de l'Église d'Ephèse.

1 • Située à l'Ouest de la Turquie, près de l'embouchure du fleuve Caystre (anciennement) qui se jette dans la mer Égée, à 80 km d'Izmir. (n.d.l.r.)

2 • Voir la description détaillée et captivante de **Jérôme Murphy-O'Connor**, *Ephèse au temps de saint Paul. Textes et archéologie*, Paris, Cerf 2008.

suite et surtout le récit détaillé des Actes des Apôtres dû à la reconstruction de Luc, puis à la fin du I^{er} siècle, les écrits johanniques, c'est-à-dire le quatrième Evangile, les trois Lettres et l'Apocalypse, et en dernier lieu des textes des premiers Pères de l'Eglise au II^e siècle.

Cette documentation, somme toute abondante, comparable à celle que nous avons sur les débuts à Rome, à Antioche ou à Corinthe, au contraire de la documentation presque inexistante du I^{er} siècle à Alexandrie, nous permet de reconstituer, à titre d'hypothèse, le surgissement du mouvement de Jésus à Ephèse.³

Comme dans les autres grandes villes de l'Empire, il commence à l'intérieur de la communauté juive, au cours des années 40 de notre ère. Il y avait en effet une présence juive à Ephèse comme dans d'autres cités d'Asie mineure (Laodicée, Pergame, Milet, etc.). Elle était protégée par des décrets des empereurs pour garantir leur contribution au Temple de Jérusalem, car leur non-participation au culte d'Artémis leur attirait l'hostilité des non-juifs.⁴

La toute première annonce a dû se produire au sein de l'une ou l'autre synagogue de la ville, par l'intermédiaire de voyageurs, des commerçants rapportant des « rumeurs » au sujet de Jésus. Ces discussions, qui suscitaient des débats à l'intérieur des synagogues, venaient probablement de disciples du Nazaréen d'origine juive, en lien avec Jérusalem.

Au début de son deuxième voyage missionnaire, vers 47-48, Paul ne se dirige pas vers Ephèse, probablement car la ville a déjà connu une annonce de la foi en Jésus. En effet, selon sa manière de faire et dont il témoigne (2 Co 10,15-16), l'apôtre ne va pas là où l'Evangile est déjà annoncé. Cependant, il y fera

une courte escale à la fin de son second voyage, vers 50-51, alors qu'un couple d'amis juifs, Aquila et Priscille, arrivent à Ephèse.

L'importance d'Apollos

En fait, l'évangélisation à Ephèse va être principalement marquée par la personnalité d'Apollos. Celui-ci, Juif alexandrin, a reçu dans sa patrie, c'est-à-dire au sein de la grande communauté juive d'Alexandrie, la connaissance de Jésus. Apollos s'attache au message de Jésus qui lui parvient par des disciples venant de Jérusalem. Brillant représentant de la diaspora juive, « versé dans les Ecritures » comme le rapporte saint Luc, il vient d'Egypte à Ephèse et, par sa prédication, devient le véritable fondateur de la communauté.

Notons que les communautés chrétiennes des origines, qui se réunissaient à la synagogue et dans des maisons privées, ne devaient pas dépasser 40 à 50 personnes, comme l'a montré Murphy-O'Connor en calculant la surface des maisons où ils se rassemblaient.

3 • Nous suivons l'hypothèse présentée par **Jean-Pierre Lémonon** au congrès de l'ACFEB (Association catholique française pour l'étude de la Bible), qui s'est tenu à Angers en 2003, et publiée dans « Les Actes des Apôtres. Histoire, récit, théologie », in *Lectio Divina* n° 199, Paris, Cerf 2005, pp. 85-119, avec des adaptations pour *choisir*. Le *Guide Bleu* d'Hachette, édition 1996, p. 434, dit seulement : Ephèse « devint un lieu important de la religion naissante, le christianisme, où les apôtres Paul et Jean vinrent prêcher ».

4 • Document intéressant, la lettre du proconsul Publius Servilius Galba au conseil et aux habitants de la ville de Milet, proche d'Ephèse. Ayant appris que les Milésiens avaient attaqué les Juifs et leur interdisaient d'observer le sabbat, le haut magistrat romain leur signifie qu'il « a décidé que l'on ne doit pas interdire aux Juifs de suivre leurs coutumes ».

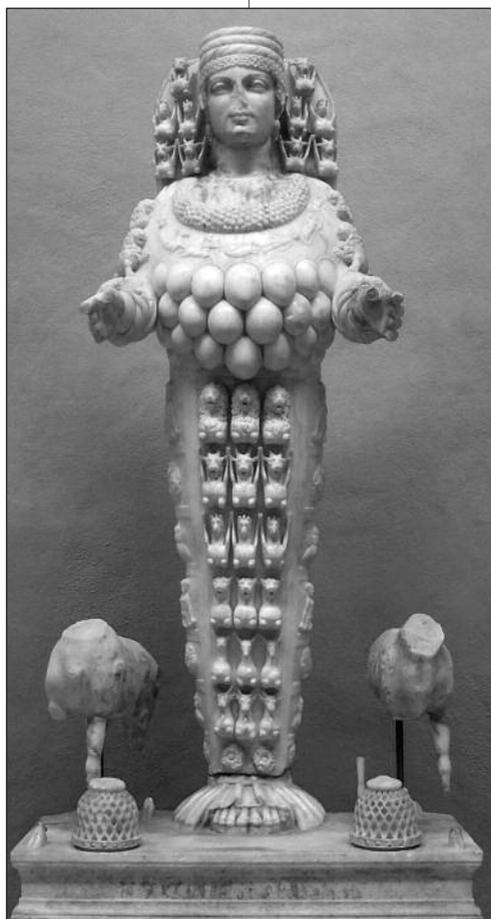
Mais le discours d'Apollos, si persuasif fût-il, se limitait au milieu juif. Aquila et sa femme Priscille complèteront son instruction à Ephèse. Le couple, qui avait été expulsé comme les autres Juifs de Rome par l'empereur Claude, rencontra Paul à Corinthe et l'accompagna jusqu'à Ephèse. Tous trois étaient apparentés par leur activité professionnelle car ils pratiquaient le même métier, artisans ou commerçants en textile. Après le départ de Paul, Priscille et Aquila montrèrent à Apollos que le message ou la « voie » de Jésus débouchait sur la voie de Dieu et que l'Évangile, par conséquent, s'adressait également aux non-Juifs, aux païens. Quittant Ephèse,⁵ Apollos ira alors annoncer le message « en public », à Corinthe, au-delà du milieu juif, ce qui va créer, selon Paul, des factions et des divisions à l'intérieur des petites communautés de Corinthe. Et comme dans un chassé-croisé avec Apollos, Paul, lors de son troisième voyage, séjournera pour sa part longuement à Ephèse, durant deux ans, bien que de façon non continue. Il s'adressera aux Juifs et aux Grecs.

Le récit détaillé du séjour paulinien dans les Actes n'occulte pas la fondation de la communauté chrétienne

d'Ephèse par Apollos, mais le point de vue de Luc est autre : il veut montrer, par quelques corrections au niveau historique, que Paul est le véritable fondateur de la communauté de la grande ville. Il place par conséquent Apollos sous la dépendance du milieu paulinien, puisque les amis de Paul, Aquila et Priscille, lui ont donné à Ephèse une instruction supplémentaire.

Ce supplément concerne probablement l'étendue du champ de la mission qui s'adresse aussi aux non-Juifs. Le couple l'a instruit sur l'Esprit saint et sur le baptême « au nom du Seigneur Jésus ». Car pour Luc qui écrit dans les

Statue d'Artémis, musée archéologique d'Ephèse



5 • D'après une version des Actes, Apollos aurait lui-même eu l'idée d'aller en Grèce et son désir aurait été soutenu par « les frères » qui écrivirent aux « disciples » de le recevoir. Une fois à Corinthe, il aurait été d'un grand secours pour « ceux qui crurent par grâce ». Selon une autre version conservée dans le texte des Actes des Apôtres, des « Corinthiens » établis à Ephèse entendirent Apollos et lui demandèrent de venir avec eux dans leur pays. Celui-ci ayant accédé à leur demande, les « Ephésiens » auraient écrit aux « disciples » de Corinthe de bien le recevoir. Les lettres pouvaient être importantes pour établir le crédit du missionnaire. **Justin Taylor**, *Les Actes des deux Apôtres*, Paris, Gabalda 1996, t. VI, p. 21.

années 80, donc une génération après la mission d'Apollos et de Paul, il s'agit d'intégrer des groupes judéo-chrétiens dans le christianisme plus large de la mouvance de Paul.

Fractionnement

A la fin du I^{er} siècle, une autre branche du christianisme naissant, elle-même plurielle, sera présente à Ephèse : les milieux baptistes (successeurs des disciples de Jean Baptiste), proches du monde de pensée d'Apollos. Ils permettent à la tradition liée à l'apôtre Jean de se fixer à Ephèse. Car l'Évangile de Jean, plus que tout autre, entretient des rapports avec le monde de Jean le Baptiste (Jn 3,23-25 ; 4,1-2).

Vers la même époque, à la fin du I^{er} siècle, l'Apocalypse rattachée à l'apôtre Jean révélera aussi un lien avec Ephèse, puisqu'une des sept Lettres est adressée à la communauté de la

métropole d'Asie (Ap 2,1-7). Celle-ci témoigne de combats et conflits internes avec un groupe dissident, les Nicolaites.⁶ Par ailleurs, à une date imprécise, entre 70 et 90, des chrétiens se réclamant de Pierre vivent à Ephèse, comme en témoigne la première lettre dans son adresse. Cette présence chrétienne fractionnée se poursuivra au début du II^e siècle (lettre d'Ignace d'Antioche à l'Église d'Ephèse).

En guise de conclusion, il faut souligner quelques points. Premièrement, plusieurs christianismes ont été présents au début de l'évangélisation à Ephèse. Ils impliquaient des langages et des accentuations différents. Paul met l'accent sur la Croix du Christ, c'est-à-dire la mort violente, honteuse, insensée et scandaleuse du Messie. Il refuse le prestige de la parole, ce qu'Apollos en homme éloquent ne fait pas. Puis, à la deuxième génération, Luc, grâce à son génie littéraire et théologique, souligne le mouvement vers l'unité en masquant quelques différences et en faisant ressortir le rôle irremplaçable de Paul. A la fin du I^{er} siècle, la présence chrétienne s'enrichit du courant johannique mais laisse apparaître des divisions persistantes.

L'historien ne peut pas en dire plus, mais ce n'est pas rien. Il dresse un état des lieux à Ephèse. En dépit des différences, l'unité de la foi en Dieu et au Christ s'enracine dans les grandes villes de l'Empire romain tout au long du I^{er} siècle. Alors, quand vous vous promènerez dans les ruines grandioses d'Ephèse, souvenez-vous des débuts mouvementés de la première évangélisation !

J. H.

6 • Leur fondateur Nicolas, inconnu par ailleurs, est identifié par des Pères au diacre Nicolas mentionné dans les Actes des Apôtres (6,5).

OFFREZ *choisir*... et *choisir* vous offre votre abonnement 2012 !

Vous êtes nombreux à nous manifester votre intérêt par vos abonnements, dons, courriers, et nous vous en remercions chaleureusement.

Votre revue est en campagne !

Offrez choisir à 2 personnes de votre famille, cercle de connaissances ou/et amis et nous vous faisons cadeau de votre abonnement pour l'année 2012 !

Renseignements :

Geneviève Rosset, administration *choisir*,
18, rue Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ ++41(0)22 827 46 76
ou administration@choisir.ch

Un temps pour l'espérance

Un nouveau Concile ?

●●● **Antonio Celso de Queirós**, São Paulo (Brésil)
 Evêque émérite de Catanduva, secrétaire général
 de la Conférence épiscopale du Brésil de 2003 à 2007¹

L'annonce du Concile œcuménique Vatican II fut accueillie avec autant de surprise que de crainte. Surprise, parce que c'était l'annonce de quelque chose d'inhabituel pour l'Eglise, et crainte qu'un geste d'autorité de la hiérarchie ne conduise à la fin de toute réflexion et recherche. Cette inquiétude a été éloignée à temps.

Au Brésil, comme dans d'autres pays, les premiers à promouvoir la réception du Concile furent les évêques, fortement inspirés par la réflexion constante et à jour des théologiens et des pasteurs. La génération des « évêques conciliaires » et leurs immédiats successeurs conduisirent la marche sur les routes ouvertes par le Concile : les évêques brésiliens qui se rendirent au Concile rentrèrent en effet changés.

A Rome, tous les évêques conciliaires demeurèrent dans la même maison. Les plus fins théologiens et des personnes liées à la pastorale y furent invi-

tés à donner des conférences. Celles-ci se transformèrent en une sorte de mise à plat, permettant une gigantesque rénovation au sein de l'épiscopat. Les évêques purent aussi préparer un Plan pastoral alors qu'ils étaient encore au Vatican. L'épiscopat brésilien rentra ainsi du Concile avec un *Plan épiscopal combiné*, dont le but était de « rénover l'Eglise au Brésil selon l'image de l'Eglise du Concile Vatican II ».

Les évêques brésiliens étaient de fait déjà organisés. La Conférence nationale des évêques brésiliens (CNBB) avait été fondée dix ans auparavant à la suite de l'intention et du travail de Helder Camara. Le Premier plan pastoral (plan d'urgence) fut ainsi aussitôt lancé. Le renouveau ecclésial, mis en place par les « évêques conciliaires », prit place en Amérique latine grâce au Conseil épiscopal latino-américain (CELAM), qui donna aussitôt naissance à la Conférence de Medellin.

Beaucoup a été dit à propos du « printemps de l'Eglise », non sans raison. L'Eglise, ouvrant ses portes au monde moderne, accueillant et désirant le dialogue, respirait un air neuf et stimulant, vivant ce que Jean XXIII avait en tête lorsqu'il convoqua le Concile : un *aggiornamento*, un renouveau. L'élection

Ceux qui vécurent de près l'ambiance ecclésiale pré-conciliaire ne peuvent s'empêcher de trouver la situation présente très semblable. Jadis, comme aujourd'hui, un mélange de perplexité et d'espérance enflammait nombre de chrétiens. En Amérique latine, le Concile développa un processus de réflexion que les Conférences épiscopales de Medellin et de Puebla facilitèrent. Si le soufflet est retombé depuis les années '80, tout laisse à penser que la braise peut relancer le feu.

1 • Cet article fait partie de l'édition collective des magazines théologiques latino-américains, parrainés par la Commission théologique latino-américaine de la ASETT / EATWOT. Il a également été publié par le magazine jésuite en ligne *Mirada Global* et dans *Acción*. Nous en proposons ici une version plus courte. (n.d.l.r.)

église

de Paul VI, les premiers synodes, tout spécialement celui sur *l'Évangélisation dans le monde contemporain* (1974), semblaient promettre tout un chemin à l'Église, et ce malgré les opposants (pas des moindres en nombre) qui survivèrent à l'assemblée conciliaire.

L'Église fit l'expérience d'une renaissance en tant que Peuple de Dieu, formé de toutes les personnes, peuples et nations qui ont à cœur la justice et la vérité. Une Église qui vit la communion vivante de tous ses membres et non plus une Église pyramidale, dominée par le cléricalisme. Une Église qui dépasse la prétention de tout savoir et de tout enseigner et qui se présente comme humble, respectant l'autonomie du monde, valorisant les autres Églises et religions, au service de chacun. Une Église qui abandonne des façons culturelles anciennes et accepte de nouvelles expressions de foi et de célébrations. Une Église collégiale qui redécouvre la vraie nature des Églises particulières, des missions des évêques, de l'École épiscopale, des synodes et des conciles. Une Église de la libération des peuples, de l'option évangélique pour les pauvres, qui re-

connaît les exclus et les manquements du système. Ces questions sont mises en avant par les théologiens aujourd'hui encore.

Il y a un autre aspect du Concile qui doit être évalué toujours et encore : l'atmosphère de liberté, d'ouverture et de joie qu'il a introduite. À côté des réflexions théologiques qui aidèrent à ouvrir les nouvelles voies, le Concile insuffla une nouvelle ambiance dans l'Église. L'imposition de lois sur divers aspects de la vie de foi des gens semblait démodée. Le respect de la personne et de sa conscience, comme dernier ressort de décision face à Dieu, renversa les moralismes et la casuistique d'une morale dépassée. Rien ne peut être plus expressif de ce nouveau bol d'air que la plainte aimante et souffrante d'un vieux prêtre, hautement diplômé et malade incurable, dans les premières années de l'ère conciliaire : « Je meurs, mais je proteste, car c'est exactement maintenant que je commence à me sentir chez moi dans l'Église. »

Pour les Églises d'Amérique latine, qui subissaient des dictatures répressives, coutumières de la torture et du meurtre, l'Église, au sortir du Concile, fut en sus un instrument de lumière qui soutenait l'évangélisation et la lutte pour la justice.

Toussotements

À partir des années '80, on craignit l'approche d'un hiver ecclésial. Certains théologiens dévoilèrent de graves problèmes que le Concile n'avait pas évoqués : un siècle et demi s'était écoulé entre Vatican I et Vatican II, une période historique aux sérieux problèmes qui avait fait perdre à l'Église son habitude d'agir selon sa nature communautaire et synodale.

G. Majella Agnelo, président de la CNBB (à g.) et A. Celso de Queirós, vice-président (à dr.), 12 mars 2004



A cela, nous devons ajouter que le Concile donna à la Curie romaine la responsabilité de créer des moyens d'implanter les dispositions conciliaires. En tant qu'institution bureaucratique, celle-ci n'était pas capable de repenser les organisations ecclésiales en appliquant les réflexions innovatrices du Concile. Toute institution bureaucratique n'est-elle pas plus intéressée par sa propre survie et par l'accroissement de son propre pouvoir que par l'atteinte des objectifs qu'elle sert ? Ce pouvoir est d'autant plus renforcé qu'il est nommé « secret pontifical » et qu'il s'exerce au nom d'une autorité infaillible et contre laquelle on ne peut pas faire recours.

Le centralisme ecclésial réapparut donc, laissant les évêques avec un très petit pouvoir dans leurs diocèses et dans leurs conférences. Celui des nonces, par contre, crût considérablement et ils devinrent pratiquement les médiateurs entre les évêques et le pape. On se mit à interpréter le concept de fidélité au pape et à l'unité ecclésiale avec l'étroitesse d'une soumission passive. Des interdits, une fois de plus, créèrent la méfiance et on assista au retour de l'atmosphère de pression due au silence imposé ou assumé par crainte. Au Brésil, cette ambiance difficile affecta sérieusement la Conférence épiscopale, qui avait pour tradition de promouvoir une évangélisation de libération, de dénoncer les arrestations arbitraires et les tortures commises par les dictatures militaires, de lutter en faveur des pauvres, des indigènes et de la population noire. Une lutte qui avait été reconnue par la société.

La Curie affichant une claire préférence pour les mouvements spirituels, voire fondamentalistes, les nouveaux évêques du Brésil furent, pour la plupart, choisis dans leurs rangs, au détriment

d'une génération entière d'évêques qui avaient prouvé leurs capacités et s'étaient consacrés au programme pastoral global. Les participants (même laïques) aux événements d'Eglise internationaux furent eux aussi sélectionnés parmi les membres de ces nouveaux mouvements.

Problèmes actuels

Aujourd'hui, alors même qu'on observe une ouverture conciliaire, l'Eglise présente des signes évidents de régression dans la liturgie, un retour du cléricalisme, une fermeture de son regard, à nouveau plus centré sur elle-même et sur sa structure interne que sur l'annonce du Royaume.

L'Eglise vit de nombreux problèmes dont le Concile ne s'est pas préoccupé ou qui n'étaient pas si évident à l'époque. L'abandon par les chrétiens de la pratique de la foi et de sa référence dans leur vie. La croissance permanente de nouvelles formes de foi chrétienne. L'absence ou la rareté de jeunes dans les communautés ecclésiales. Le besoin de reconnaissance pratique de la mission des Eglises particulières dans l'inculturation de la foi, l'organisation ecclésiale et l'évangélisation des populations largement urbaines. La baisse du nombre des postulants au sacerdoce presbytéral et à la vie religieuse dans les pays historiquement de tradition catholique, ainsi que dans d'autres pays, concomitant à la croissance de la population. Le besoin de redéfinir les ministères et leurs champs d'action, l'élargissement du ministère du diaconat permanent, la réouverture du ministère aux prêtres qui avaient abandonné son exercice. La réalité des communautés ecclésiales privées d'eucharistie à cause du manque de minis-

tres ordonnés. Les questions du célibat des prêtres et de la prêtrise des femmes. La relativisation ou la simple ignorance pratique de certaines règles d'enseignement (la messe du dimanche, l'abstinence et le jeûne, la confession individuelle et en assemblée comme la seule forme de sacrement de pénitence). Le désaccord tacite des couples mariés qui participent aux orientations de l'Eglise dans le domaine de la morale conjugale, des seconds mariages, de la paternité responsable, de l'usage des préservatifs comme moyens de prévention du sida.

Réfléchir ensemble

Bien sûr, l'objectif n'est pas d'élaborer des lois et des règles qui résoudraient tous les problèmes d'un coup. Il y a une échelle d'importance et d'urgence dans tout cela et la solution de certaines questions dépend de celles d'autres dans le temps. Mais ce qui est nécessaire pour l'Eglise est d'ouvrir et de sonder ces questions au moyen d'un dialogue sérieux et respectueux. Il est tout aussi nécessaire que les structures ecclésiales changent d'attitude, évitant la simple interdiction qui ne sert qu'à renforcer le risque de discrédit et de mise à l'écart.

L'histoire de l'Eglise enseigne que lorsque des problèmes complexes et difficiles ne sont pas résolus par la réflexion et le dialogue serein, mais par des mesures autoritaires, la force de la réalité finit par prendre le dessus et par décider de leur destin. De nombreuses personnes se demandent alors si ce n'est pas le moment d'organiser un nouveau concile œcuménique... Il pourrait être préparé par des conciles spécifiques des Eglises de chaque

nation. Ou alors, les problèmes pourraient être abordés librement dans des synodes des évêques, véritablement préparés par les Eglises particulières et les Conférences épiscopales, sans crainte des médias. De tels synodes seraient bien utiles et fructueux pour continuer la réflexion sur les questions indubitablement importantes et sur lesquelles l'Eglise a déjà une pensée riche et abondante.

Car tout comme au temps précédant le Concile Vatican II, ceux qui observent les signes des temps sentent que quelque chose doit se passer. Et tout comme jadis, il est nécessaire de dépasser la simple perplexité et les peurs et d'ouvrir une grande espérance. Selon saint Thomas d'Aquin, les conditions de l'espérance sont la recherche d'un bien précieux que nous n'avons pas encore et une ferme motivation pour l'appréhender. Notre espérance pour l'Eglise est basée sur la présence de l'Esprit tout au long de l'Histoire, et en particulier dans les abondantes semences du Concile Vatican II. Celui qui planta les graines est aussi capable de les faire germer, croître et fructifier.

Il appartient ensuite aux hommes de poursuivre la quête, dans une patience active qui sait comment résister aux « délais de Dieu », comment affronter les surprises et les contradictions sans en être déprimés. C'est en tout cas le bon moment pour vivre avec plus d'intensité la recommandation de saint Paul, d'« être joyeux dans l'espérance, patient dans l'affliction, fidèle dans la prière » (Rm 12,12).

A. C. de Q.

(Traduction : Th. Schelling)

Chrétiens d'Orient

Dans le « printemps arabe »

... **Victor Assouad s.j.**, Beyrouth
Provincial du Proche-Orient

Le déclenchement de ce que l'on a appelé le « printemps arabe » a suscité, un peu partout, un immense enthousiasme et une très grande espérance. En effet, le monde arabe, livré presque entièrement depuis près d'un demi-siècle à des régimes répressifs et dictatoriaux devenus héréditaires, était mis au défi par de jeunes élites nationales éduquées, relayées bientôt par d'immenses soulèvements populaires non-violents, réclamant des réformes démocratiques et dénonçant la corruption et l'injustice. Ce mouvement a conduit à la chute de plusieurs régimes (Tunisie, Egypte, Libye) et se poursuit encore aujourd'hui dans plusieurs pays (Syrie, Yémen, Bahreïn...).

Cependant un questionnement est apparu peu à peu, notamment sur la forme des gouvernements qui seront mis en place à l'issue de ces révoltes populaires. En effet, l'absence de tradition démocratique de ces pays et l'influence de grands partis islamistes fondamentalistes organisés, comme ceux des Frères musulmans ou des Salafistes, font craindre l'avènement de régimes islamistes dans toute la région. Les exemples de l'Iran, devenu République islamique après la chute du Shah, et de l'Iraq, pratiquement livré à la guerre civile entre factions religieuses (sunnites et chiites), font craindre le pire pour le reste des régimes.

Crainte de l'islamisme

C'est de là que naît la crainte des minorités chrétiennes orientales répandues dans la plupart de ces pays : la chute des régimes répressifs et dictatoriaux du monde arabe ne risquerait-elle pas de faire place à l'avènement de régimes islamistes cherchant à imposer la *Charia* musulmane et totalement intolérants ou hostiles à la présence chrétienne en Orient ? N'est-ce pas l'une des conséquences de la chute du régime de Saddam Hussein en Iraq, où le nombre de chrétiens est passé de 1,5 million à près de 300 000 aujourd'hui ? N'est-ce pas aussi ce qui menace de se passer en Egypte, avec la recrudescence dangereuse des violences confessionnelles visant les coptes depuis la chute du régime de Moubarak ? N'est-ce pas ce qui menace précisément les chrétiens de Syrie si le régime d'Assad tombait à son tour, le pays se trouvant alors livré à la majorité sunnite du pays ? Ne sommes-nous pas en train d'assister, par le biais du « printemps arabe », à l'avènement de régimes islamistes fanatiques plutôt qu'à la démocratie et au pluralisme promis ?

Au sein d'une telle situation, quels peuvent et doivent être la position et le rôle des chrétiens d'Orient ? Ne faut-il pas comprendre leur inquiétude et leur désarroi par rapport à ce qui se

Le printemps arabe éveille chez les chrétiens du Moyen-Orient des craintes légitimes. Les discriminations - voire les persécutions - visant les chrétiens dans les pays arabes sont malheureusement un fait qui est constamment observé et qui risque encore de s'amplifier. Est-il pour autant justifiable que les chrétiens de ces pays s'accrochent et défendent les régimes en place, eux qui ont été bien souvent par le passé des artisans de la modernité et du développement du monde arabe ?

passé ? Les régimes dictatoriaux auxquels ils étaient soumis pendant ces décennies avaient permis, en tentant de limiter ou même de réprimer les tendances de l'islam extrémiste (tel était le cas des régimes de Saddam Hussein, de Moubarak ou d'Assad), de sauvegarder plus ou moins la présence chrétienne, tout en lui accordant parfois quelques privilèges. Aujourd'hui, en appuyant aussi clairement les mouvements d'opposition aux régimes en place, l'Occident n'est-il pas en train de favoriser l'extrémisme musulman, au détriment de la présence chrétienne dans ces pays ?

L'analyse de la situation demande une argumentation qui dépasse la conjoncture présente et les inévitables tensions qu'elle provoque, pour se fonder sur une position issue des préceptes

évangéliques et de la tradition historique de la présence des chrétiens en Orient.

Les risques de la non-solidarité

Rappelons tout d'abord que les chrétiens d'Orient appartiennent depuis l'origine au tissu social qui forme le monde arabe. De fait, à l'arrivée de l'islam au VII^e siècle, ce monde était, selon les pays, totalement ou en partie christianisé. Dans plusieurs régions, les chrétiens utilisaient la langue arabe comme véhicule de leur culture et de leur foi.

En composant dès le départ avec l'islam, les chrétiens ont toujours estimé qu'ils étaient « chez eux » sur cette terre et devaient vivre en bon voisinage avec leurs concitoyens. Selon les époques, ils ont réussi à créer des relations plus ou moins harmonieuses avec les musulmans, sans jamais cesser de nourrir différentes formes de dialogue avec l'islam (c'est le principe de « participation » au tissu social), même s'ils ont été considérés à différentes époques ou lieux comme des *Dhimmis* (protégés), ce qui revenait aussi à les traiter comme des citoyens de « seconde zone ».

Aujourd'hui, alors que croît partout dans le monde arabe le sens de la citoyenneté à part entière (par exemple la revendication du droit de vote pour les femmes, récemment acquis dans certains pays du Golfe), les chrétiens sont invités à participer activement à la revendication d'ériger une véritable « société civile » au sein du monde arabe.

Une telle société, loin de renier l'impact de la religion ou de la reléguer à la sphère privée, la confirme en garantissant

Alep (Syrie)



sant à chaque citoyen le droit de pratiquer librement sa religion. C'est pour quoi, il nous paraît très important que les chrétiens ne se désolidarisent pas de la majorité de leurs concitoyens, ce qui risquerait de les enfermer dans des ghettos et les obligerait à être constamment sur la défensive et à développer des problématiques agressives, basées sur le refus ou le rejet de l'autre. L'édification d'une société civile dans le monde arabe n'est certes pas une entreprise aisée, en tous cas pas à court terme. Cependant la participation active des chrétiens à cette entreprise est d'autant plus nécessaire et urgente qu'ils sont perçus, au sein du monde arabe, comme les tenants des valeurs d'ouverture, de dialogue, de liberté et de pluralisme. Puisées aux sources de l'Evangile, ces valeurs doivent être une caractéristique distinctive des chrétiens.

Aussi les chrétiens d'Orient risquent-ils de renier leurs valeurs et leurs traditions s'ils choisissent la défense d'un camp contre un autre (en s'alliant, par exemple, aux régimes en place ou à d'autres minorités contre la majorité ou encore à des régimes étrangers). Ils entreraient alors dans un jeu de pouvoir et de force qui, très probablement, leur serait défavorable.

Par ailleurs, il faut bien comprendre que même si l'islam est traversé aujourd'hui par des courants fanatiques extrémistes, il n'en reste pas moins que la majorité de la population musulmane ne partage pas ces tendances. C'est en se solidarisant avec les courants modérés, souvent peu organisés mais majoritaires, que les chrétiens doivent œuvrer à l'édification de la société civile. Nous en avons un bel exemple en Egypte où un homme d'affaires copte (Naguib Sawiris) a fondé en mai 2011 un parti politique qui

œuvre à la mise en place de la société civile, en demandant à chaque chrétien qui voudrait rejoindre le parti d'entraîner avec lui au moins deux musulmans pour garantir un véritable pluralisme et éviter que son parti ne se transforme en ghetto.

Agents du progrès

Il faut signaler en dernier que les chrétiens ont souvent joué, tout au long de leur histoire dans l'Orient arabe, un rôle d'avant-garde qui leur a permis d'être des agents de progrès et de civilisation au sein de ce monde. Du temps des Omeyyades à Damas ou des Abbassides à Bagdad, ils ont grandement contribué à l'avancement de la philosophie et des sciences. Plus récemment, au XIX^e siècle, ils ont été parmi les tenants de la « renaissance arabe », ce qui a rehaussé le niveau de cette langue, tout en lui facilitant l'accès à la modernité.

Par ailleurs, les institutions éducatives ou sociales tenues par l'Eglise ont joué, et continuent à jouer, un rôle important dans l'éducation des citoyens de ces pays et de leurs élites (qu'ils soient chrétiens ou musulmans), rôle reconnu et salué de tous bords. Cela confère aux chrétiens d'Orient d'être des traits d'union - voire même des ponts - entre les composantes de la société elle-même, comme avec l'Occident, ce qui est une contribution très appréciée.

V. A.

Islam et citoyenneté

Le cas des chrétiens au Moyen-Orient

●●● **Marcel A. Boisard**, Genève

Ancien sous-secrétaire général de l'ONU
et directeur exécutif de l'UNITAR¹

On ne peut saisir les enjeux que représentent les révoltes arabes pour les communautés chrétiennes du Moyen-Orient, sans réfléchir au concept de citoyenneté des États-nations et à celui de communauté des croyants porté par la Charia. L'histoire des derniers siècles a fait coexister dans la région les deux visions, plus ou moins heureusement.

Le christianisme est profondément ancré au Moyen-Orient. Non seulement il y est né, mais il s'y est développé dans une débauche de spéculations intellectuelles, de disputes dogmatiques, de ruptures et d'alliances. Grossièrement, on peut à l'heure actuelle considérer géographiquement deux groupes distincts. Tout d'abord, les coptes orthodoxes d'Égypte, qui se séparèrent de l'Église universelle au milieu du V^e siècle (Concile de Chalcédoine, 451) et établirent une Église autocéphale, expression également d'une marque d'appartenance et d'indépendance. Le schisme portait sur la nature du Christ, unique et divine, ou double mais consubstantielle (« de même nature que le Père... »). Ce fut la dispute entre monophysites et duophysites, dont on a perdu le sens.²

Le nombre actuel des coptes orthodoxes fait débat. D'après eux, ils représenteraient 17 % de la population de l'Égypte, mais moins de 5 % selon le gouvernement. La réalité doit se situer aux environs de 10 millions. Schématiquement, ils sont paysans, surtout en Haute-Égypte, et membres de la petite bourgeoisie urbaine, actifs dans le secteur privé.

L'autre région géographique est le Levant, en particulier le Liban et la Syrie, où les chrétiens se répartissent en de

nombreuses communautés nées du débat théologique et de l'affrontement entre Rome et Byzance. Les dénominations principales sont les maronites et les melkites, membres des Églises orientales catholiques, et les grecs orthodoxes (par opposition à la communauté grecque immigrée que l'on appelait en Égypte les « hellènes orthodoxes ») qui sont des arabes.

Leur nombre total est difficile à préciser. Il se situerait, selon les statistiques les plus crédibles mais déjà anciennes, aux environs de sept millions, toutes dénominations confondues, compte non tenu d'importantes diasporas. Il devrait toutefois s'approcher des cinq millions seulement aujourd'hui, conséquence de la fuite des chrétiens d'Irak, de Palestine et de Syrie, ainsi que de l'émigration traditionnelle. Ils constituent globalement une bourgeoisie commerçante, industrielle et intellectuelle.

- 1 • Auteur de divers livres et articles sur le monde arabo-musulman et la diplomatie multilatérale. Il a été délégué du CICR dans plusieurs pays. Voir en particulier *Le monde arabe aujourd'hui*, sur www.choisir.ch, mis en ligne le 3 mai 2011. (n.d.l.r.)
- 2 • Les coptes aujourd'hui ne se disent plus monophysites et leur patriarche Chenouda III a même signé avec Paul VI un Credo commun. (n.d.l.r.)

Hormis les Arméniens orthodoxes, les chrétiens du Moyen-Orient sont les descendants des populations originelles installées dans cette région avant l'avènement de l'Islam. Ils se sont arabisés sans s'islamiser. Ils partagent tous une remarquable ferveur religieuse.

Historiquement, ils ont joué un rôle important. Il suffit de citer leur participation, dans le deuxième quart du IX^e siècle, à l'œuvre grandiose de traduction des philosophes et scientifiques grecs lors de l'élaboration de la culture arabo-musulmane.

A l'époque contemporaine, on peut mentionner, entre autres, leur contribution au réveil arabe. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, le réformateur Mohammed Abdou, à la suite d'Al Afghani, développait en Egypte la lutte de libération anticoloniale par une réinterprétation de l'Islam. Simultanément, en Syrie et au Liban, des intellectuels chrétiens stimulaient cette Renaissance en s'inspirant des idées politiques et sociales occidentales. Ils posèrent les prémices d'une réforme, s'appuyant sur un système éducatif rénové et une idéologie nationaliste. Un autre groupe syro-libanais participa à ce renouveau de la pensée, en créant à Alexandrie, en 1875, le journal *Al-Ahram*, qui est resté le quotidien de référence dans la région jusqu'à nos jours.

La protection

On entend souvent dire que, selon la Charia, les chrétiens (et les juifs) sont des « citoyens de second ordre ». C'est un anachronisme. Ils ne sont pas « citoyens » du tout, dans l'acception occidentale moderne ! La relation inséparable entre le spirituel et le temporel en

Islam et l'emprise holistique de la religion sur la société compliquent l'analyse d'une construction spécifique. Un retour à l'histoire et aux fondements doctrinaux peut aider.

Au cours de leur expansion géographique, les musulmans eurent à gérer le sort des populations passées sous leur contrôle. Les païens n'avaient pas le choix : se convertir ou combattre. Pour les monothéistes désireux de conserver leur foi, un système de « pro-

Fresque murale, église copte Saint-Marc, Abbassya (Le Caire)



tection », particulier et généreux pour l'époque, fut élaboré. Il fut ultérieurement étendu aux zoroastriens et aux hindouistes, eux aussi considérés comme des « Gens du Livre » lorsque les frontières de l'Empire ottoman atteignirent la Perse puis le sous-continent indien.

En substance, le lien entre l'individu et le groupe dans l'Islam n'est pas juridique, comme dans l'Etat-nation moderne, mais strictement religieux. Celui qui n'a pas accepté la conversion s'exclut de lui-même, mais il est mis au bénéfice d'un autre ordre normatif, la « protection ». Très schématiquement, les protégés vivent sur le territoire de l'Islam, qui leur offre la sécurité et leur garantit la liberté de culte. En contrepartie, ils ne doivent rien entreprendre qui menacerait la communauté musulmane et les hommes adultes doivent payer une taxe, étant dispensés de servir dans les armées.

Cette taxe représentait ainsi sous l'Empire ottoman une forme de compensation qui n'avait rien de discriminatoire. Les minorités religieuses étaient régies par leurs propres lois et administrées par les évêques ou les rabbins.

Dénaturation

Ce système, codifié au X^e siècle, a duré, avec de très profondes variantes, jusqu'à la fin de l'Empire ottoman, au sortir de la Première Guerre mondiale. Il en reste même des séquelles dans le statut personnel de nos jours. En Egypte, par exemple, conformément au droit canonique de leur communauté, les catholiques ne sont pas autorisés à divorcer, contrairement aux orthodoxes.

Au cours des siècles, ce cadre a très fortement dégénéré pour plusieurs raisons. Le prétexte de menace a servi à justifier certaines discriminations parfois dégradantes. La taxe compensatoire, en constante augmentation, devint un tel fardeau qu'elle fut assimilée à un instrument de conversion forcée, pourtant explicitement interdite par le Coran.

Les nombreuses scissions à l'intérieur de la chrétienté orientale multiplièrent les « nations » protégées et diminuèrent d'autant l'autorité de leur clergé. Elles entretenaient les unes avec les autres des relations si tendues que la clef du Saint-Sépulcre dut être confiée à un musulman !

Enfin, l'impérialisme européen, en particulier français, profita du système pour s'immiscer dans les affaires ottomanes. Dès le XVI^e siècle, François I^{er} passa avec le Khalife des traités dits « capitulations », qui allaient durer jusqu'au milieu du XX^e siècle. Initialement, il s'agissait d'accorder certains privilèges aux marchands. Ils furent étendus aux pèlerins, puis aux ordres religieux catholiques et enfin aux chrétiens autochtones. La Russie tsariste revendiquait de son côté les mêmes avantages pour la protection des orthodoxes.

Le système atteint son paroxysme avec l'instauration en Egypte de tribunaux mixtes. La juridiction égyptienne cessait d'être compétente pour juger tout cas dans lequel un étranger serait partie. La bourgeoisie juive et chrétienne locale (généralement à l'exception des coptes orthodoxes) chercha, par diverses astuces, à obtenir la nationalité qui la mettrait au bénéfice de la meilleure protection accordée aux non-musulmans. Les capitulations furent maintenues jusqu'au Traité de Lausanne (1928) et les tribunaux mixtes ne furent formellement supprimés qu'en 1949.

En d'autres termes, la belle fabrique de protection des minorités instituée par la Charia fut totalement dénaturée. Ce fut d'abord le fait des autorités elles-mêmes, qui abusèrent de l'impôt compensatoire et introduisirent, en fonction des époques, des dispositions vexatoires. L'esprit du système fut ensuite violé par l'intervention des puissances européennes dans les affaires intérieures de l'Empire ottoman, surtout dans sa phase de dégénérescence.

Avec la fin du Khalifat et la décolonisation des populations musulmanes, des Etats-nations apparurent, dans lesquels le lien reliant le citoyen à l'Etat est censé revêtir un caractère juridique et non plus religieux. Toutefois, le souvenir du système de protection reste dans la mémoire des communautés chrétiennes contemporaines comme un signe d'asservissement et, pour les musulmans, comme un outil d'interférence étrangère potentielle.

Islam politique

Les révoltes qui secouent le monde arabe aujourd'hui ont été trop rapidement qualifiées de démocratiques. Elles sont surtout libertaires, identitaires et socio-économiques. Le retour d'un Islam politique était inévitable, mais s'avère plus marqué qu'attendu.

Les coptes orthodoxes d'Egypte ont participé aux manifestations de la Place Tahrir contre Moubarak. Une de leurs rares manifestations ultérieures de revendication autonome a été réprimée dans le sang. L'expérience est douloureuse.

Pour les chrétiens de Syrie, la peur domine. Ils ne constituent pas un groupe national homogène comme les coptes. Ils sont divisés en de nombreuses dénominations, dans un pays

constitué d'une mosaïque de communautés minoritaires. Ils ont assisté à l'exode des chrétiens d'Irak, qui ont transité ou se sont installés chez eux depuis l'intervention occidentale. Aussi la tentation de soutenir la dictature imposée par une autre minorité est-elle grande. Mais il ne faudrait pas qu'ils apparaissent comme les suppôts d'un tyran sanguinaire, au risque de mettre encore plus en danger leur avenir dans la région. Leur crainte est cependant compréhensible, légitime même, si l'on considère les enlèvements et les assassinats qui endeuillent ces derniers jours les communautés, dans une guerre sectaire qui ne les a pas touchés.

L'Islam politique est donc de retour dans la région. Il faut en accepter l'augure. L'avoir combattu lorsqu'il a gagné les élections législatives, a entraîné en Algérie, en 1991, plus de 100 000 morts et a conduit en Cisjordanie et à Gaza (élections de 2006) à un durcissement de la politique palestinienne par la mise au ban du Hamas. Ces événements font planer de sérieux doutes quant à la sincérité de l'Occident prêchant la démocratie !

La Charia est déjà appliquée dans certains pays du Moyen-Orient, mais verra sans doute son rôle s'accroître. Les résultats d'élections récentes montrent trois grands courants de pensée : les réformistes pragmatiques, les traditionalistes intransigeants (« salafistes ») et les modernistes, nommés libéraux ou parfois laïcs. Pourtant, l'unique mouvement politique arabe laïque, *Baath*, dont le théoricien principal fut un syro-libanais grec orthodoxe, Michel Aflak, fut confisqué et dénaturé par des juntes militaires autocratiques. Il a disparu en Irak après l'invasion américaine et vit ses derniers jours en Syrie.

L'interrogation et le souci pour le moyen terme portent sur la répartition

des forces entre les trois tendances et, conséquemment, sur la manière dont les chrétiens seront intégrés dans le nouveau paysage. En Egypte, il faudra aussi tenir compte de la position des militaires. Les perspectives ne sont donc pas claires.

La « Déclaration universelle islamique des droits de l'homme », promulguée en septembre 1981 par une influente ONG, le Conseil islamique pour l'Europe, apparemment financée par l'Arabie Saoudite et le Qatar, stipule dans son article 10b : « Dans un pays musulman, les minorités religieuses doivent avoir le choix, pour la conduite de leurs affaires civiles et personnelles, entre la Loi islamique et leurs propres lois. »

En 1990, l'Organisation de la Conférence islamique, organisation intergouvernementale de 57 membres, a édicté une « Déclaration du Caire sur les droits de l'homme en Islam ». Aucune référence n'y est faite à la Déclaration universelle de l'ONU. Il s'agit essentiellement de supprimer de cette dernière les stipulations rejetées par l'Islam, surtout le droit au mariage sans restriction

pour les femmes et la liberté pour les musulmans de changer de religion. L'article 24 dispose : « Tous les droits et libertés énoncés dans cette Déclaration sont soumis aux dispositions de la Charia. » On en déduit que les non-musulmans seraient soumis au système de « protection ».

Cette déclaration est tenue pour une régression. Avec la division du « monde de l'Islam », fictivement homogène, en Etats modernes, les dispositions relatives aux minorités devraient pourtant être caduques.

Des stratèges israéliens prétendent que leur pays ne serait accepté que s'il s'insère dans une région où les communautés chrétiennes auraient créé leur propre entité étatique.

L'Europe, pour sa part, a douloureusement expérimenté à quel point les constitutions d'Etats-nations par élimination des minorités furent sanglantes. Il serait dramatique que, au XXI^e siècle, la question soit réglée au Moyen-Orient par une partition violente. Il est à espérer que la France, protectrice historique des chrétiens d'Orient et partisane la plus activiste des révoltes arabes, y demeure attentive. Car il ne faudrait pas que le *Arab Spring* devienne le *Anti-Christian Spring*, comme le dénonce déjà Newt Gingrich, principal candidat républicain à la présidence des Etats Unis !³

Par-delà les incompréhensions et les heurts qui ont parsemé leur histoire, les Arabes musulmans et chrétiens ont trop échangé et partagé pour que leur coexistence ne dure pas, par l'égalité dans la citoyenneté.

M. B.

Célébration religieuse
copte, Abbassya
(Le Caire)



3 • Le même Newt Gingrich a déclaré le 10 décembre 2011 que les Palestiniens étaient un peuple « inventé », sans existence historique. (n.d.l.r.)

Les chemins du pouvoir

cinéma

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur

L'exercice de l'Etat est le deuxième long-métrage de Pierre Schoeller. Ce grand film témoigne d'une exigence esthétique que partagent d'autres réalisateurs avec qui Schoeller a collaboré : Jean-Pierre Limosin, dont le téléfilm *Carmen* (avec l'incroyable James Thierrée, petits-fils de Chaplin) a été co-écrit par Schoeller ; les frères Dardenne, qui ont produit *L'exercice de l'Etat* et « prêté » à Schoeller leur comédien fétiche, l'« énorme » Olivier Gourmet (*La promesse*, *L'enfant*, *Le gamin au vélo*).

Avouons-le d'emblée : je suis loin d'avoir tout compris, mais ce n'est généralement pas un défaut pour moi, au contraire. Extrêmement documenté, ce film rend compte des arcanes d'un univers inaccessible au commun des citoyens : celui du pouvoir politique. Qui n'a jamais rêvé d'être une petite souris dans la poche d'un ministre ? Eh bien, c'est ce qui nous est proposé ici, le costume étant celui d'un ministre français des Transports, Bertrand Saint-Jean, magistralement incarné par Olivier Gourmet.

Parachuté ainsi dans la chronique d'une tranche de carrière politique, le béotien que je suis n'a ni les connaissances des rouages institutionnels ni l'agilité intellectuelle nécessaires pour suivre cet *exercice étatique* épuisant, au rythme effréné. Mais il a assez de recul pour constater, ébahi, à quel point les fauves du pouvoir ne vivent jamais dans

l'ici et maintenant. En témoigne leur utilisation frénétique des *smart-phones*, dégainés par paire pour gérer au mieux les enjeux d'une conversation ! Objets de déréalisation d'ailleurs ingénieusement mis en scène, les messages de leurs écrans s'inscrivent en surimpression sur la « réalité ».

Le film lui-même n'est en rien désincarné, intellectuel : par de nombreux détails, Schoeller nous fait partager le quotidien concret, les petites habitudes, les menus maux de Saint-Jean. Et la séquence d'ouverture, onirique, nous fait entrer dans sa psyché.

Schoeller ne cherche pas à désigner un gouvernement particulier (même si...), ni à inventer un enjeu dramatique artificiel. C'est ce qui déroutera peut-être les spectateurs adeptes de scénarios plus romanesques. Mais ce film sec ne manque pas de rythme, avec quelques scènes de rupture dont la brusque violence (sur le mode spectaculaire ou feutré) est brillamment mise en scène. La politique s'apparente à un combat constant (« la politique est une meurtrissure permanente » dit Saint-Jean) et « faire le job » se réduit souvent à gérer une image, des symboles. « Ça vous raconte quoi ? » est une expression qui revient dans les séances de travail du cabinet ministériel. « L'important ce n'est pas la gare, ce n'est pas la ville, c'est l'histoire que ça raconte : un

L'exercice de l'Etat, de Pierre Schoeller

**Jeanne
la captive, de
Philippe Ramos**

« *Jeanne la captive* »

geste inaugural avant la grande bagarre ! » explique le ministre à son équipe. Tous les comédiens sont convaincants : Zabou Breitman en conseillère en communication, Michel Blanc en directeur de cabinet. Quant à Olivier Gourmet, il campe un personnage énergique, lucide et attachant, qui renonce à ses convictions pour rester dans la course.

Décevante Jeanne

J'aurais aimé défendre *Jeanne la captive*. Avant de le voir, miroitait vaguement la possibilité de découvrir une descendance aux chefs-d'œuvre de Dreyer et Bresson sur la Pucelle d'Orléans. Et puis, je n'avais vu aucun film de Philippe Ramos, mais je savais qu'il faisait ses films dans son coin, vaille que vaille, ce qui inspirait a priori ma sympathie. Mais au générique de fin, lorsque j'ai lu que Ramos avait signé la réalisation, l'image, le montage... et participé aux décors, j'y ai vu une raison probable de son échec : n'a-t-il pas manqué de recul critique, de souffle ? Car si on sent bien une ambition cinématographique, la quête de moments de grâce, rien ne

fonctionne. C'est plat, on n'est pas emporté (même par *La Passion selon saint Matthieu* de Bach !).

Le récit débute alors que la guerre est terminée. Jeanne d'Arc (Clémence Poésy) est sur le point d'être vendue aux Anglais. Le choix de se concentrer sur les à-côtés de la grande Histoire et les personnages qui ont fréquenté Jeanne après sa capture est un parti pris intéressant. Mais pour en faire quoi ? Le personnage de Jeanne n'est pas attachant. Ramos en fait une jeune femme apathique, murée dans un silence boudeur, ballottée d'un lieu de détention à un autre.

La faiblesse la plus évidente du film est de fait le casting. Les Anglais s'en tirent mieux que les Français, désespérément ternes, la palme du falot revenant à Louis-Do de Lencquesaing, supposé incarner un méchant Jean de Luxembourg. Jean-François Stévenin ne fait malheureusement qu'une brève apparition en moine. La séquence de Jeanne en prison avec le médecin (Thierry Frémont) est sans intérêt. La photo y est triste, on croirait que c'est tourné en numérique.

Dans les séquences de foule, les gros plans sur les figurants sentent trop la contrainte budgétaire. Même la mise en forme des phénomènes miraculeux est ratée, comme cette scène où les soldats anglais se trouvent soudain face à un océan houleux, mais totalement silencieux.

Restent tout de même le charme de la musique médiévale et une scène où se croisent le moine et un prédicateur (Mathieu Almaric, qui ne fait littéralement que passer) : un moment bref, où advient une étincelle mystique.

P. B.



Philosophie du quotidien

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Coproduit par La Comédie de Genève et le Théâtre Arsenic, créé au Théâtre du Loup en 2009, ce bijou théâtral a fait escale dans de nombreuses villes en Suisse, France, Belgique, avant d'être repris pour deux semaines par le Théâtre de Vidy. Le metteur en scène Dorian Rossel nous entraîne, avec une géniale inventivité et les moyens les plus simples, sur les pas d'un homme qui, à la faveur d'un voyage dans le temps, revit les moments-clés de son adolescence : le décès prématuré de sa mère, la disparition mystérieuse de son père, la vie d'écolier.

Cette adaptation pour le théâtre d'une bande dessinée japonaise de 400 pages, aujourd'hui « culte », de Jirô Taniguchi est empreinte d'une philosophie de la bienveillance et de la beauté qui touche chacun.

Sur la scène, un immense croissant de lune en toile blanche, éclairé de l'intérieur, descend lentement. Hiroshi, un homme de 48 ans, marié et père de famille, ayant trop picolé, se trompe de train en gare de Kyoto et revient malgré lui dans la ville de son enfance, trente-quatre ans en arrière. Il se retrouve dans le corps « si léger » de l'adolescent qu'il fut, avec son cerveau et son vécu d'homme mûr. Pour la première fois, il voit ses parents avec un regard capable de les comprendre.

Hiroshi arrive sur la tombe de sa mère : « Maman, as-tu été heureuse ? » Il se

demande ce qu'il fait en tenue d'écolier. Il comprend qu'il a voyagé dans le temps. Dès lors une idée va le guider : empêcher à tout prix son père de disparaître. « Pourquoi mon père a-t-il quitté une famille heureuse ? » est devenue son énigme. Une famille unie et vivante, en effet, où le grand-père impotent a été accueilli et cohabite avec les parents et les adolescents, plus le chien.

Le temps est catapulté avec l'arrivée d'Hiroshi dans sa famille. Il sait que tel champion de judo mourra avant les J.O. de Tokyo, provoquant la stupeur de ses frères. Il va sans hésitation prendre la bouteille de whisky cachée entre des bouquins dans la chambre d'un camarade, qui ne la lui a jamais montrée. Il dit qu'il a 48 ans. On le trouve parfois bizarre. Bien sûr, il sait ce qui va arriver, mais il ne peut pas pour autant changer le cours des choses, comme dans la scène charmante où une petite amie, au cinéma, pose sa tête sur son épaule, geste qu'il voudrait remettre sagement en place, puisqu'il a 48 ans ! Tout au plus peut-il chercher à comprendre ce qu'il n'a pas compris lorsqu'il avait 14 ans.

Il sera là le jour de la disparition de son père - dernier jour de son adolescence - et l'ayant suivi jusqu'à la gare où il prend un aller simple, lui demandera : « Papa, tu vas où ? » Le père répond : « Tu veux bien me laisser partir ? » en lui expliquant pourquoi.

théâtre

Quartier lointain, adapté du manga de Jirô Taniguchi

Genève, Forum Meyrin,
10-11 janvier 2012 ;
Annemasse, Château
Rouge, 13 janvier ;
Bulle, CO 2, 4 février ;
La Chaux de Fonds,
Théâtre populaire
romand, 7 février.

**Bullet Park,
d'après John
Cheever**

Coproduction
Théâtre Vidy-
Lausanne, Festival
d'automne, Paris,
Centre dramatique de
Tours, Théâtres de la
Bastille, de Nîmes, etc.
Tournée ultérieure en
préparation.

Comment transcrire au théâtre, donc concrètement, le récit d'une transformation et d'une réconciliation intérieure ? C'est l'enjeu de ce spectacle. Quant à la transposition de la BD au théâtre, elle fait l'objet de trouvailles scéniques, de perspectives insolites. Comme dans la scène où, couchés sur le sol, les acteurs sont filmés d'en haut par une caméra et leurs silhouettes mouvantes projetées sur le mur, debout.

La fin, très visuelle (vidéo et lumières d'une grande maîtrise), de ce spectacle subtil et bouleversant reste dans les rétines. Avec une musique originale de Patricia Bosshard, jouée sur scène et dans les marges, avec Anne Gillot.

Bullet Park

Dans cette pièce tirée d'un roman de John Cheever, c'est l'univers urbain des années '60 qui sert de décor. Dans le faubourg new-yorkais tout neuf de Bullet Park, les maisons familiales avec garage, les pelouses bien tondues, le centre

commercial et les voisins sont côte à côte. Une *middle class* aux valeurs bien enracinées, à l'éducation stricte, castratrice même, telle qu'elle apparaît dans le légendaire film d'Elia Kazan, *La fureur de vivre*, avec James Dean.

La révolte des jeunes devant ce carcan a nourri toute une littérature de cette époque. L'écrivain John Cheever, mort en 1982, est l'un de ces auteurs. Nouveliste et romancier, il a bien décrit la vie et les mœurs de la classe moyenne américaine.

La scène est ouverte sur toute sa largeur : un grand canapé, la télé, des tables basses, une desserte à roulettes, trois réfrigérateurs, un ciel de nuages campent le décor de la famille Nailles. Dans la famille-type du roman dont est tirée la pièce, le calendrier liturgique suspendu dans la cuisine correspond d'abord aux saisons, puis aux commandements de l'Évangile : saint Paul signifie le blizzard, saint Matthieu le dégel, et l'ouverture de la pêche à la truite coïncide avec la Résurrection, comme l'écrit Cheever. Une douce iro-

« Quartier lointain »



nie révèle la tendresse de l'auteur pour ses personnages, même les plus conventionnels.

Dans leur petit monde où ils cherchent une perfection à leur mesure, l'irruption d'éléments disjoncteurs, comme la dépression nerveuse du fils Tony ou l'attitude destructrice du nouveau voisin Paul Hammer, agissent tels des anticorps. Le vide d'une existence basée sur la réussite matérielle, promesse de bonheur, ne saurait suffire. Entre les mensonges et les convenances, le doute s'installe chez le fils, qui veut arrêter ses études, puis se tourne vers un pseudo gourou, tandis que la mère de famille s'angoisse devant un avenir limité aux courses, à la cuisine et aux petites réceptions entre voisins.

Tout s'effrite peu à peu, le père s'accroche aux rouages de la machine : « Les bains de bouche, il faut bien que quelqu'un les fabrique... », la mère voit disparaître les valeurs auxquelles elle croyait : « Etre honnête et chaste, est-ce méprisable ? » La fin est comme une pirouette. Hammer sombre dans le délire et tente de tuer Tony, tandis que le père sauve son fils en découpant à la tronçonneuse la porte verrouillée de l'églyse.

Du théâtre réaliste et satirique à la fois, remarquablement interprété par les comédiens du collectif *Les Possédés*.

Amours chagrines

Rien de chagrin dans cette « comédie post sentimentale », brillante et drôle, emballée presto par l'auteure Emanuelle delle Piane et le Théâtre de l'Ecrou. Les hoquets du quotidien forment la trame de cette démonstration par l'humour des petits désastres de la vie à deux et de l'irréductible choc des cultures entre... l'homme et la femme.

Sur scène, un filet de basket ball, un kayak - objets aléatoires. Deux pseudo scientifiques soupèsent chacun un cœur sorti de son bocal : « Mesdames et Messieurs, voici un cœur féminin et un cœur masculin. Sous l'influence des œstrogènes, le cerveau gauche est plus développé chez la femme ; elle est donc tournée vers la communication et l'homme vers l'action. » A partir de ce lieu commun, des saynètes s'enchaînent, confidences entre copines, tchatches entre bonshommes.

L'homme de sa vie, elle ne l'aime plus : « - Tu en étais folle ! - Je ne sais pas ce que j'ai pu lui trouver. » Elles énumèrent la durée de leurs couples-amis. Certains changent de conjoint comme de chemise. D'autres succombent au fil du temps, cet assassin des couples qui furent pourtant les plus amoureux. « Je l'ai aimé pendant 15 ans, les sentiments ne peuvent pas s'en aller comme ça ? » confie incrédule l'une d'entre elles. Une femme accompagnée de son nouvel ami se rend au théâtre et tombe, parmi les spectateurs dont nous sommes, sur son « ex », également très bien accompagné. Tordant. Et aussi mordant que du Sacha Guitry, encore joué, d'ailleurs, pour ses fines comédies des mœurs de son temps. Plus près de nous, l'auteure à succès Yasmina Reza traite du même matériau, inépuisable, qui virait au comique saignant dans la célèbre pièce d'Albee, *Qui a peur de Virginia Woolf*.

Petits mensonges, aveuglement, mauvaise foi, faux-fuyants, jalousie font leur tour de piste. Le kaléidoscope de la vie n'apprend rien à personne mais nourrit cette comédie qui rappellera à beaucoup une tranche de vécu, servie par des comédiens gonflés à bloc.

V. B.

théâtre

Amours chagrines, d'Emanuelle delle Piane

Mise en scène Patrick Haggiag, Genève, Théâtre Alchimic, du 10 au 16 janvier 2012.

Philippe Rahmy

Anticorps chrétien ?

●●● **Sylvain Thévoz**, Genève
Théologien, anthropologue, écrivain

Biographiquement parlant, Philippe Rahmy est né à Genève en 1965. Il a étudié les lettres à Lausanne où il vit actuellement. Egyptologue, il est philosophe, poète et... atteint de la maladie des os de verre. Voilà pour les repères (succincts, j'en conviens), les marqueurs sociaux.

Mais un diagnostic médical, cela fait-il partie d'une *bio-graphie* ? Maladie des os de verre : Philippe Rahmy ! *Bio*, c'est vie. *Graphie* : écriture. Philippe Rahmy déroule une écriture de vie, dans le corps, avec l'esprit, et dans la douleur d'une souffrance qui la raconte et en la racontant, la dépasse. Les mots pèsent lourds dans sa bouche, ils ne sont pas innocents, mais forment corps, masse, presque des organes hors du corps vivant d'une vie propre.

Philippe Rahmy, en plus de collaborations régulières à la revue *remue.net*,¹ co-fondée avec François Bon, a publié deux ouvrages majeurs chez Cheyne éditeur : *Mouvement par la fin*, sous-titré *Un portrait de la douleur* (2005), et *Demeure le corps*, sous-titré *Chant d'exécration* (2007), dans la collection « grands fonds ». Ces deux livres ne pouvaient trouver meilleure collection et collection meilleurs ouvrages pour illustrer l'apnée mais aussi l'appel d'air des abysses où ils se meuvent. Grandes profondeurs, en effet.

L'écriture de Rahmy soulève la souffrance, mais elle la traverse aussi. Il ne s'agit pas ici du témoignage d'une promenade de santé. Pourtant, nul misérabilisme. Il y a une grande force dans cette exploration de l'enfermement. *Mouvement par la fin*, tout d'abord, commence presque à reculer : « Je me résous à parler puisque cela aussi sera emporté. » Écriture dans le silence, mais aussi contre celui-ci. Entre l'économie d'un souffle court et des phrases qui se déroulent comme des bandages, on perçoit le pouls de celui qui s'auto-observe. La souffrance ramène, inlassablement, au corps. Mais la scission entre le corps et l'esprit est minée, rendue vaine. On comprend bien alors : le cerveau, c'est un organe et tout dans les mots sont du corps. Rahmy fait éclater les dualismes et les bipartitions. Il *écrit* du corps.

Le ciel en soi

Souffrance ? Sacrifice ? Grâce ? Dans son vocabulaire, Rahmy nous ramène au Christ, à un Christ profondément humain dans sa souffrance, son sang, ses larmes, son abandon. Il n'y a pas

1 • Revue littéraire, numérique, trimestrielle, française, publiée par le collectif *remue.net*. Elle fête ses onze ans d'existence ce mois-ci. (n.d.l.r.)

d'image consolatrice, pas de détour possible. Il y a le mal, le fait de devoir faire avec lui, parce qu'il n'y a pas de choix, pas d'issue, de passe-droit : « J'aime le mal pour ce qu'il m'ôte d'irréalité. Le mal est toujours vrai. » Alors oui, adhérer au mal, entrer dedans, le prendre entier pour espérer le traverser, aller un peu plus loin que lui, parce que le fuir, à quoi bon ? Rahmy déroule une immanence transcendante, une métaphysique des artères et du cœur. « Ecris : toute parole vraie porte en elle sa possibilité. Répète : je veux une écriture synonyme de prière. Ecrire n'est possible qu'en attente d'infini. La douleur dite apparaît éternelle. »

Une chose intelligente, spirituelle à écrire ? Une parole vraie, montée des os ! « Mon corps est un éclat de verre. Alors que j'écoute mes os se briser, je perds la vue, la parole. » Rahmy nous confronte à sa profonde souffrance, et le faisant, il nous ramène à la nôtre, permet de la dire, la guérir, la mettre en mouvement sur son corps immobilisé. Ecrire, c'est une autopsie, une « dolographie ». Dans ce corps à corps, les mots sont peu de chose ; les mots pour le dire semblent vains et pourtant ils demeurent. Rahmy se tient sur la limite, sur la brisure, la lame du bistouri ou l'éclat de verre.

Se taire ? « Il y a dans ce mal une intransigeance, une obligation de pauvreté qui me font l'intime d'une agression. Mais jamais je n'affronte ce qui me frappe. Je pense un repos où la pulsion de mort et la miséricorde se mêlent. » Désir de la douleur ? Masochisme ? Peut-être, mais cela est trop moral encore, porte le poids d'un jugement, et Rahmy ne juge pas. Il constate. Il se déplace comme il bouge sur son lit, au rythme de son corps, au fur et à mesure des crises, de la tentation d'abandon, du morbide, de la contrainte.

Triturer sa plaie quand elle le tenaille ouvre vers l'espérance avec la fulgurance d'une trappe abaissée. Ça chute, ça élève ? « Pour qui souffre, la beauté est toujours spirituelle. Heureux qui donne son assentiment à sa douleur, il fait de sa mort une prière. » Notre Père est beaucoup plus bas que les Cieux ou ces derniers sont plus profonds qu'on ne pourrait le croire.

L'autre

L'écriture de Rahmy laisse l'autre à distance : « Le corps malade est un puits pour les autres ; ils viennent y faire leurs vœux. » Ceux-là passent, et l'on perçoit l'intime différence d'être au monde ; combien la douleur isole, écartèle, fragilise, en même temps qu'elle permet un accueil dans cette dimension chiffonnée où mille replis font richesse. Dimension intime, de mise à distance du monde qui rapproche les corps aussi. « Comme les corps célestes les

Philippe Rahmy



plus lourds attirent à eux des satellites, ma souffrance plus compacte pousse ceux que je reçois à me montrer leur peine. » On entre là dans le mystère de la communion.

Lorsque Rahmy parle des visites qu'il reçoit, il témoigne comme on se flaire dans la souffrance, se respire en solitude : « Après avoir pris de mes nouvelles puis m'avoir fait l'aveu d'une misère quotidienne, ils me confient le malheur de n'être pas aimés. Alors je m'enrichis de l'enfance de ceux qui pleurent. »

Alors je m'enrichis de l'enfance de ceux qui pleurent ! Bouleversante phrase qui rappelle, dans la Bible, que le fragile est aussi celui qui guérit le puissant de son illusion de puissance. « Je ne suis pas venu pour les biens-portants mais pour les malades » (Mc 2,17). Et si c'était l'extrême souffrance du Christ qui le rendait apte à entrer en résonance avec les souffrants ? Et si c'était de souffrir qui guérissait ? « A mesure que je m'éloigne de la lumière je m'enfoncé davantage en elle. » Il écrit, le mystique, l'allongé.

Demeure Rahmy

Dans *Demeure le corps*, autre tonalité. Le corps malade demeure le centre de gravité, mais la voix se replie encore plus sur elle-même. Mysticisme ou théologie apophatique,² c'est peut-être bien dans la négation que l'affirmation la plus grande se détache, dans l'ascèse que la vie se met au jour.

Alors ? Alors il conserve la lancinante douleur d'être où « écrire est la façon la moins humiliante de souffrir et de faire l'aumône ». Un crachat terrible, qui est aussi une mise à l'épreuve de Dieu. Quoi, alors, pour tenir au-dessus de soi, au-dedans de soi, qui ? Malgré tout, demeure le corps, demeure Philippe Rah-

my qui bouleverse totalement dans et de par sa voix ce qu'être au monde est, le révèle.

Rahmy s'endort sur *Les sept paroles du Christ sur la croix* de César Franck, mais il nous rapproche de *Piss Christ* d'Andres Serrano³ ou du *Concept du visage du fils de Dieu*,⁴ œuvre théâtrale de Romeo Castellucci que des « christianophiles » enrégés voulaient réduire au silence au nom d'une idéologie binaire.

Rahmy, cloué sur son lit, est un anti-corps chrétien, inflammation de trop de souffrance, d'un excès d'humanité exprimés librement. Il en est aussi un baume et une réalisation, malgré lui probablement, ou plutôt, peut-être, à son corps défendant. Une fin possible ? Un commencement ! Il souffle : « A défaut d'amour, se résigner au poème. » Mais peut-être qu'il crie. Peut-être bien.

S. Th.

-
- 2 • Encore appelée, de façon plus réductrice, *théologie négative*. La théologie apophatique est « une méthode de pensée qui se propose de concevoir Dieu en lui appliquant des propositions qui nient tout prédicat concevable. (...) Cette extension de l'apophasisme peut s'expliquer par la condition propre au langage humain, qui se heurte à des limites insurmontables s'il veut exprimer par le langage ce qui s'exprime dans le langage : l'apophasisme est un signe, un chiffre, de l'indicible mystère de l'existence. » (Pierre Hadot, in <http://www.universalis.fr>) (n.d.l.r.)
 - 3 • Voir à propos de cette œuvre, l'avis très différent de Gladys Théodoloz, in *choisir* n° 524, décembre 2011, p. 43. (n.d.l.r.)
 - 4 • Un vieil homme incontinent est changé à plusieurs reprises par son fils doux et patient. Désespoir du père, écroulement du fils devant un portrait géant du visage aimant du Christ. Une pièce qui renvoie au sentiment d'abandon de Jésus sur la croix, à la douleur de la condition humaine et au Christ consolateur. (n.d.l.r.)

St Paul et la métamorphose

L'intérêt pour l'apôtre Paul et sa pensée ne faiblit pas. On se souvient de l'attrait pour Paul, « l'homme et non pas le saint », chez Pier Paolo Pasolini à la fin de sa vie, ou plus récemment celui du philosophe français Alain Badiou.¹ L'année 2008 commémorant le 2000^e anniversaire de la naissance de Paul de Tarse a déjà suscité une floraison de publications, mais cet ouvrage de Pierre-Marie Beaudé mérite attention.

L'auteur, ancien professeur à l'Université Paul Verlaine de Metz, exégète réputé et connaisseur de la littérature, reconstruit la pensée de saint Paul à travers les sept lettres authentiques que nous avons de lui. Il évalue l'héritage postérieur dans les autres lettres (Colossiens et Ephésiens), dans les Actes des Apôtres, ainsi que dans les écrits du II^e siècle où Paul fait l'objet de controverses et de discussions.

Selon Pierre-Marie Beaudé, la pensée de Paul s'organise autour d'un principe, d'une tournure d'esprit : la métamorphose. Ce terme a une vaste signification. A l'époque romano-hellénistique - comme dans les *Métamorphoses* d'Ovide - il signifie la « mutation merveilleuse (quasiment) magique d'un phénomène en un autre phénomène ».

Paul, en effet, est un « converti » qui raconte sa vie en l'organisant selon *un avant et un après* sa conversion. Il entre dans sa vocation missionnaire comme dans une vie nouvelle pour laquelle il a été mis à part depuis le sein maternel. « Les lettres de Paul sont une œuvre de métamorphose en ce sens que les figures essentielles [comme la Croix et la Résurrection du Christ] mettent en valeur les éléments d'une transformation, privilégiant l'évolution par rupture, sauts ou écarts. »

Le vocabulaire de transformation affleure souvent : « Ne vous modelez pas sur le monde présent, soyez transformés par le renouvellement... » (Rm 12,2) ou encore : « ceci est mon corps », dans la tradition sur le dernier repas de Jésus.

Corps du Christ

La principale métamorphose est que le Christ est ressuscité. L'apôtre ne la relate ni comme un constat ni comme un récit mythologique, mais sous le mode d'une profession de foi. « De même lorsque Paul écrit : "Vous êtes corps du Christ", il déclare, persuade et enjoint. Il dit aux Corinthiens qu'ils sont d'une certaine façon ce qu'on ne croit pas qu'ils puissent être, à savoir le corps d'un autre. Et la métamorphose ne débouche pas sur un monde enchanté et magique mais d'abord sur des impératifs éthiques de constance dans

Pierre-Marie Beaudé,
Saint Paul. L'œuvre de métamorphose, Paris,
Cerf 2011, 393 p.

1 • **Pier Paolo Pasolini,** *Saint Paul,* Paris, Flammarion 1992, 196 p. ; **Alain Badiou,** *Saint Paul. La fondation de l'universalisme,* Paris, P.U.F. 1997, 122 p.

un monde, lui, non transformé, soumis à la corruption et à la souffrance. » Par la métamorphose dans la foi, Paul joue le rôle du Christ, comme un acteur de théâtre habité par son personnage : « Ce n'est plus moi qui vis mais le Christ qui vit en moi. » Puis, à la suite de l'apôtre, les croyants sont appelés à être ses imitateurs jouant eux aussi le rôle du Christ. La communauté des disciples rassemble ainsi, comme dans un chœur, ceux et celles qui jouent avec leur charisme propre le rôle du Christ. Paul pense toujours ensemble la métamorphose du corps individuel et celle du corps socio-religieux, qui conduit jusqu'à la transformation glorieuse de l'Univers.

Une ou deux générations après Paul et différemment de lui, Luc, dans les Actes, va poser Pierre et Paul comme des serviteurs de la Parole dans l'espace et le temps de l'Empire romain. Pourtant Paul n'était pas préoccupé par l'espace ni par les réalités de l'Empire. Et même s'il a désiré aller jusqu'en Espagne, les rumeurs du monde ne l'atteignaient pas. Cependant, même s'il l'a transformé, Luc a eu le génie de transmettre l'héritage de Paul. Et c'est l'héritage lucanien qu'on a retenu, comme dans le récit de la conversion. Les lettres pastorales accentueront l'idée de la nécessité d'organiser les communautés et la transmission, ainsi que d'instaurer autorité et institution.

Au II^e siècle, la pensée de Paul sera marginalisée soit parce qu'elle paraît obscure et difficile à comprendre, soit parce qu'elle connaît des lectures gnostiques qui occultent un aspect essentiel de l'apôtre, à savoir que la transformation et le rôle du Christ concernent tout croyant et non pas un groupe élitaire. Puis, à la fin du II^e siècle, Irénée de Lyon redonnera toute son impor-

tance à Paul en l'insérant dans la succession de la « grande Eglise ». Toutes les grandes questions de la pensée paulinienne sont abordées ici : le parler en langues des Corinthiens, l'enlèvement au Ciel et la mystique de l'apôtre, la distinction du corps du Christ et de l'Eglise, l'autorité dans les communautés pauliniennes, les appartenances de Paul et en particulier sa relation au peuple juif, son rapport à l'Ecriture, c'est-à-dire au Premier Testament, la manière diversifiée dont il conçoit le rapport à la Loi mosaïque, la construction de la personne dans ses composantes psychiques. On se rappelle la lettre aux Romains, « le bien que je veux et que je ne fais pas, le mal que je ne veux pas mais que je fais ».

Enfin, Pierre-Marie Beaude explique comment l'individu dessiné par Paul touche à l'universel et entre en communion avec tout un chacun, « refusant d'être récupéré par le faux universel des structures politiques ou des ghettos particularistes ».

Eglises-assemblées

Cet ouvrage, même s'il demande une lecture attentive, introduit avec compétence et grand savoir dans la pensée de l'apôtre. Il rappelle surtout que Paul a construit des Eglises-assemblées où les croyants sont appelés à être corps du Christ. Paul n'a pas fondé une nouvelle religion, même s'il a entrevu à la fin de son parcours que la foi chrétienne appelée à durer deviendrait religion. Il a surtout engendré des sujets appelés à suivre l'itinéraire de fils et filles de Dieu. Ce livre devrait servir de boussole pour la réforme des Eglises.

Joseph Hug s.j.

Théologiens libanais

Franco-libanais né à Beyrouth en 1977, Antoine Fleyfel est un homme aux multiples talents : musicien, journaliste, polyglotte, traducteur, enseignant, il est docteur en philosophie et en théologie. Il enseignera d'ailleurs ces deux branches dès cette année à l'Université catholique de Lille.

Cet ouvrage est sa thèse de doctorat sur quelques théologiens libanais. Il donne des informations précieuses sur l'histoire, la théologie et la vie des communautés chrétiennes au Liban, sous ses aspects humain, culturel, politique, œcuménique et interreligieux. L'auteur y montre aussi les nombreux défis auxquels devraient faire face les chrétiens au Moyen-Orient.

En prenant la théologie libanaise comme modèle de la théologie contextuelle, Antoine Fleyfel présente « un nouveau paradigme de la théologie qui opère un changement dans le monde de la théologie, au niveau de sa pratique, de son élaboration et de son rapport à l'Écriture, aux traditions et au contexte ». La théologie contextuelle, qui tient compte de l'expérience subjective, doit permettre d'éviter de confondre christianisation et occidentalisation.

Les penseurs dont les idées sont présentées et analysées ici ont trois éléments majeurs en commun : le souci de l'œcuménisme, le soin de proposer des critères pour un dialogue interreligieux novateur évitant tout prosélytisme

et une position claire sur la question palestinienne. Tous, selon Fleyfel, s'opposent au sionisme, tout en respectant le judaïsme.

Quelques noms

Michel Hayek veut trouver à l'islam une place dans l'histoire du salut. Rattachant l'islam à Abraham, il affirme qu'il n'est ni anti-juif, ni anti-chrétien, mais anté-juif et anté-chrétien. Pour lui, le Liban chrétien - et les maronites en particulier - a une grande responsabilité en Orient : il doit rendre accessible le Christ aux musulmans. Le message de Hayek n'est pas seulement spirituel, mais aussi humaniste. Il touche à la liberté et au pluralisme. Ce penseur s'oppose au confessionnalisme (égalité des représentants chrétiens et musulmans dans les pouvoirs publics), souvent considéré comme la cause du problème libanais et de la guerre et qui « empêche les Libanais d'être libres au sein de leur patrie et d'être des hommes ».

Farouche défenseur de la cause palestinienne, Youakim Moubarak, pour sa part, veut que le dialogue islamo-chrétien aborde des questions dogmatiques et non pas seulement éthiques et culturelles. Pour lui l'islam n'est pas une dérive chrétienne sectaire, mais une réactualisation arabe de la foi d'Abraham. Il voit dans l'islam une religion univer-

Antoine Fleyfel,
La théologie contextuelle arabe. Modèle libanais,
Paris, Harmattan 2011,
330 p.

selle. Un axe important de sa pensée est celui de l'appartenance des chrétiens d'Orient au monde arabe.

Archevêque de Beyrouth entre 1965 et 1975, Grégoire Haddad a été démis de ses fonctions par le Synode parce qu'il ne correspondait pas au standing de son rang, qu'il était trop humble. Surnommé « l'évêque rouge », il est connu pour son engagement social. Il aspire à une « recherche religieuse radicale », « parce que la religion est une dimension de l'homme et de la société, dimension non provisoire, mais fondamentale et inhérente à l'homme ». Sans nier le rôle de l'Écriture, de la Tradition et du Magistère, Haddad considère que seuls le Christ et l'Homme sont les critères absolus de la recherche religieuse. Il veut libérer le Christ des représentations traditionnelles, pour « faire parvenir le Christ vivant à l'homme vivant ».

Concernant le Liban, Haddad milite en faveur d'un engagement chrétien en politique et pour un régime politique laïc : une laïcité globale doit pouvoir viser l'intérêt général.

Antoine Fleyfel montre comment la conception de Haddad rencontre des difficultés de la part des musulmans, pour qui les interprétations du sacré sont intransigeantes alors que le christianisme de Haddad repose sur une liberté herméneutique et exégétique.

Présentant encore la pensée de Georges Khodr, l'auteur le voit comme un évêque orthodoxe qui « pense aux voies de rencontre possibles avec l'islam ». Quatre axes articulent cette vision : le mouvement de réforme du monde arabe, l'engagement pour la cause palestinienne, la dénonciation du sionisme et la réflexion sur la situation au Liban, au Moyen-Orient et dans le monde entier à partir de la foi chrétienne.

Khodr reprend le concept développé par Jean Corbon d'une « Eglise des Arabes ». Il dissocie arabité et arabisme, laïcité et laïcisme ou sécularisme, pour faire ressortir la nécessité de séparer la religion et la politique. La théologie politique de Khodr lie intimement arabité, laïcité et cause palestinienne. Quant à Mouchir Aoun, jeune penseur libanais, il « propose des solutions aux impasses du dialogue interreligieux, pense les potentialités du renouveau du discours théologique arabe et suggère une laïcité modérée qui est supposée délivrer le Liban des impasses du confessionnalisme ». Il considère le pluralisme religieux comme l'antidote à la violence dans son pays.

Une voie d'avenir

Antoine Fleyfel voit dans la théologie contextuelle un progrès dans la pensée et des voies pour l'avenir de la cohabitation des religions en milieu arabe. Il déplore cependant que les tentatives élaborées par ces penseurs n'aient pas encore eu de suite dans les faits.

Ouvrage de fine analyse et de questionnements multiples, ce livre constitue une excellente approche du milieu théologique, politique, culturel et social du Liban et de la place de ce pays comme modèle possible pour l'établissement d'une paix durable au Moyen-Orient.

Jacques Schouwey

■ Philosophie

Catherine Chalier
Le désir de conversion
 Paris, Seuil 2011, p.

Clarté, finesse et concision qualifient ce livre. L'auteure, après avoir distingué les conversions philosophique et religieuse, décrit les itinéraires de F. Rosenzweig, H. Bergson, S. Weil, Th. Merton et E. Hillesum. Avec une précision qui laisse deviner une connaissance approfondie, C. Chalier dessine leurs profils biographique, intellectuel et spirituel, en mettant en exergue les passages-clés de leurs vies. Se dessine alors combien ni la nature ni l'histoire ne sont en eux-mêmes tremplins qui font revenir à Dieu.

Marqués par le mouvement de la Transcendance, chaque auteur témoigne à sa manière que l'avenir est à vivre comme un défi et une promesse. Présupposant un Bien immémorial, la conversion morale (repentance), philosophique (retour), spirituelle (transformation de soi) ou religieuse (foi nouvelle) du moderne témoigne que la Présence se vit sur un fond d'absence. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre de nous en faire prendre conscience et de dessiner les reliefs de l'âme qui aide Dieu, comme le dit E. Hillesum, à ne pas s'éteindre en soi.

Luc Ruedin

Thierry Giraud
Une spiritualité athée est-elle possible ?
L'esprit du corps
 Paris, Harmattan 2011, 224 p.

Etrange livre que cette réponse par un *oui* sonore à la question : *Une spiritualité athée est-elle possible ?* Etonnante question, par ailleurs, si l'on songe que l'idée même de *spiritualité* véhicule un sens globalement « religieux ». La thèse multiforme soutenue se présente en deux volets : d'une part, celui d'un monisme supporté avec Spinoza comme référence, et, d'autre part, celui d'une affirmation selon laquelle « seule la perspective athée adjointe à une position et une inscription laïques peut fonder un humanisme, car seule elle peut générer de l'universel ». Les mots-clefs sont donc *monisme* et *humanisme*, avec pour chacun ses difficultés conceptuelles.

En ce qui concerne le monisme, il s'agit de montrer que la référence à l'esprit, à la vie de l'esprit qu'est la spiritualité, ne serait pas compatible avec un athéisme essentiellement matérialiste. C'est sous la forme de la conscience que l'esprit peut se reconnaître dans un athéisme existentialiste, et d'une conscience radicalement confrontée à la mortalité de l'homme.

C'est en compagnie de Sartre et de Heidegger que l'auteur explore, au-delà de l'atomisme épicurien, une nouvelle approche de la mort et, par là même, de la question du sens de la vie. Mais lorsque ces deux moments de la conscience subjective et de la naturalité retrouvent leur différence, c'est une « théorie de l'évolution et de l'auto-organisation de la matière qui nous permet de penser précisément notre dualité sans recourir à un quelconque dualisme... Le cerveau est devenu assez complexe pour devenir esprit. » Décevante échappatoire que ce mariage de Darwin et de Spinoza !

Quant au second volet, il se pare de la thèse, aujourd'hui courante et discutable, de l'incompatibilité entre le particularisme des religions, générateur de violence, et l'universalité porteuse d'harmonie et de paix.

Philibert Secretan

Collectif
Académie d'éducation et d'études sociales
Qu'est-ce que la vérité ?
 Paris, Lethielleux 2011, 240 p.

Huit auteurs disent comment ils réagissent à la question : « Que répondez-vous à Pilate lorsqu'il demande à Jésus : "Qu'est-ce que la vérité ?" ou (selon Jean Baechler) : "A quoi reconnaît-on la vérité ?" » Huit interventions suivies de discussions, issues des horizons les plus divers : théologie, philosophie, sciences et techniques, droit et magistrature, journalisme, politique.

Si Michel Siggen rappelle d'entrée de jeu la définition classique de la Vérité comme « adéquation de l'intelligence et de la réalité », on voit les interventions finalement tourner autour de trois pôles : l'organisation de l'intelligence, les structures de la réalité (physique, humaine) et enfin la validité et la portée du discours dans lequel cette adéquation s'actualise. Quel degré de vérité peut-on atteindre ? Peut-on et doit-on toujours dire la vérité ?

La lutte pour la vérité est aussi et largement une lutte contre le scepticisme et le relativisme ambiant, contre le mensonge (journalistique) et l'abus mercantile des demi-vérités ; puis pour l'établissement honnête des faits sur lesquels va se prononcer le juge, pour un refus des illusions de la toute-puissance des techniques ; pour un bon usage de la Parole du Christ : « Je suis la Vérité. »

La vérité sur ce qu'est et ce que peut l'homme occupe largement ce volume enrichissant, dont on regrette parfois qu'il transcrive trop textuellement des discussions peu retravaillées pour la publication.

Philibert Secretan

■ Christianisme

Daniel Marguerat, Eric Junod **Qui a fondé le christianisme ?**

Genève/Paris, Labor et Fides/Bayard 2010, 120 p.

La réponse a longtemps paru évidente : Jésus, jusqu'à ce que des chercheurs proposent Paul de Tarse au début du XX^e s. Paul ou Jésus ? Pour y répondre, Daniel Marguerat, exégète du Nouveau Testament, et Eric Junod, historien du christianisme ancien, interrogent, dans un petit livre dense et clair, les plus anciens textes chrétiens connus - les lettres de Paul et les Evangiles - ainsi que ceux d'auteurs païens proches du temps où émergea le christianisme, au carrefour de deux cultures qui coexistaient en s'influençant mutuellement, le judaïsme et l'hellénisme.

Luc, avec l'Evangile et les Actes des Apôtres qui racontent leurs activités entre 30 et 60, est en fait le premier historien du christianisme. S'il donne la biographie de Paul, celui-ci n'apparaît nullement dans le rôle de fondateur. Il ressort de ces écrits chrétiens que Jésus est Juif, qu'il ne met pas en cause l'autorité de la Torah mais qu'il en radicalise l'interprétation en subordonnant tous les commandements de la loi à l'amour de Dieu et à l'amour du prochain. Ainsi, le devoir de secourir celui-ci l'emporte sur l'interdiction du Sabbat.

Aux yeux de ses coreligionnaires, Jésus fait figure de dangereux provocateur. Ce qu'il veut, c'est réformer le judaïsme sans s'en séparer. Ce n'est que très progressivement

que le christianisme se détachera de la synagogue, non pas pour des questions doctrinales mais parce que l'extension du Salut aux non-juifs et l'abandon des rites de pureté sont inacceptables. Quant à la parole « sur cette pierre je bâtirai mon Eglise », c'est plus tardivement qu'elle a été mise en relief. Elle repose sur une traduction philologiquement contestable.

Pour les auteurs de l'Antiquité qui mentionnent le christianisme, Tacite et Suétone, Pline le Jeune, Lucien de Samosate, Celse - dont on connaît le pamphlet perdu par la réfutation qu'en a faite Origène -, les chrétiens sont des dissidents qui menacent l'ordre public et la cohésion sociale. Et ils sont attachés à une « superstition » sévèrement jugée.

En conclusion, aucun des témoins consultés ne considère Paul comme le fondateur du christianisme. Jésus ne se voulait pas le fondateur d'une Eglise, mais il est le fondateur d'un mouvement qu'il revient à Paul d'avoir ouvert à l'universalisme qui assurerait sa diffusion et sa pérennité.

Renée Thélin

Charles Delhez **L'essentiel du christianisme**

Namur, Fidélité 2011, 208 p.

Cet ouvrage est un parcours guidé à travers les Ecritures, l'histoire du peuple d'Israël et la révélation en Jésus, le Christ. Partant de la démythologisation qu'a opérée le christianisme, se basant sur la désacralisation des religions affirmée par Jésus dans les Evangiles (cf. Jn 4), l'auteur prend appui sur la certitude que la Bonne Nouvelle est une libération et non la création d'une religion. Il propose ici un cheminement le plus complet possible, à défaut d'être exhaustif. Touchant à des domaines aussi variés que science et foi, l'interreligieux ou les sacrements, Charles Delhez se pose la question de Dieu dans nos vies.

L'originalité de ce parcours tient au fait que chacune des parties (l'homme, l'Histoire, Dieu, le sens de la vie, l'Eglise, prolongements) est émaillée de grands textes d'auteurs, pour la plupart contemporains. Ces 122 extraits forment une mosaïque variée et riche. Ils sont une source où puiser de quoi illustrer les questionnements fondamentaux de l'humain sur la vie, voire de chercher à y répondre.

Quelques textes complémentaires en annexe posent des questions telles que la résurrection ou la présence du Christ dans l'eucharistie, questions qui restent un problème à tout esprit rationnel de notre temps.

Anne Deshusses-Raemy

Interreligieux

Raimundo Panikkar et Milena Carrara *Pèlerinage au Kailash*

Retour à la source
Paris, Cerf 2011, 256 p.

En septembre 1994, Raimon Panikkar effectue le pèlerinage du Mont Kailash avec sa disciple Milena Carrara. Dans un « décor intemporel et un paysage hors de l'histoire », se dresse au Tibet, entre 4000 et 5000 mètres d'altitude, le Kailash, pyramide enneigée et non violée par les humains qui en font le tour en trois jours. Pour Raimon Panikkar, il est « symbole sacré pour tous ceux qui le reconnaissent et, en le reconnaissant, investissent la montagne d'un nouveau degré de réalité [...] et symbole de la nature cosmique de l'homme ».

De ce pèlerinage, Raimon Panikkar et Milena Carrara rapportent un journal à deux voix, qu'ils vont prolonger par le récit de leur chemin spirituel. Dialoguant en vérité et avec humilité, ils se confient, s'interrogent, méditent sur Dieu, le sens de la vie, le rapport maître-disciple « qui culmine quand ils deviennent, l'un pour l'autre, un miroir », jusqu'à ce qu'il n'y ait plus « de maître ni de disciple, seulement l'image qu'ils reflètent - image de Dieu, conscience de l'être, même dans son imperfection ».

A travers cette expérience, où chaque mot est « offert comme la simple pierre que les pèlerins déposent sur le tas votif, au pied du Kailash », nous pouvons nous laisser interpeller sur notre propre chemin de vie. Car chaque expérience est à la fois unique et universelle.

Né de père indien et hindou et de mère catalane et catholique, Raimon Panikkar, ordonné prêtre en 1946, a parcouru un long et rude chemin, jusqu'à réconcilier, à l'image de son ami Henri Le Saux, ses racines hindoues et chrétiennes. Il s'implique dans un dialogue interreligieux exigeant et ouvert et « se rapproche aussi du bouddhisme, sans cesser de (se) sentir chré-

tien ». Le 25 août 2010, il s'est éteint en Catalogne. Milena a répandu une partie de ses cendres au-dessus du Gange, là où elle avait été plongée par Raimon pour un baptême de renaissance.

Marie-Thérèse Bouchardy

Bernard Besret *A hauteur des nuages*

Chroniques de ma montagne taoïste
Paris, Albin Michel 2011, 250 p.

Shanghai, rue de Nankin, dans une marée humaine « un jeune Chinois me rattrape. "Puis-je faire quelques pas avec vous pour pratiquer mon anglais ?" me demande-t-il. » Deux trajectoires se croisent, audace d'une rencontre. « Si nous ne nous étions pas rencontrés ce jour d'août 1997, nous ne serions pas aujourd'hui ni l'un ni l'autre installés sur Qiyunshan, la "montagne à hauteur de nuages", engagés dans la création d'un centre de culture traditionnelle chinoise. » Hasard ou nécessité ?

Quel parcours pour l'ancien moine cistercien, prieur de l'abbaye de Boquen, qui avait défrayé la chronique dans les années '60 et '70 et avait été « vidé » par sa hiérarchie, affolée par son ouverture ! Ce qui n'a pas changé en lui, c'est sa recherche d'absolu, hors des sentiers battus. Il raconte dans ce livre ce parcours peu banal.

Envoyé en Chine par la Cité des sciences de La Villette à Paris, il en profite pour faire des recherches sur l'un de ses ancêtres qui fut jadis évêque en Chine. Sa rencontre avec Zhu Ping fait basculer sa vie. L'étude du taoïsme le convainc qu'il appartient à sa nouvelle recherche intérieure et qu'il « ouvre des pistes stimulantes pour l'Occident ». Il en explicite les contours avec l'humilité du pèlerin spirituel et termine son livre par une magnifique *Chronique d'outre-tombe*, poème sur la mort qui débouche sur la lumière. « Oui vraiment / La mort comme le jour illumine ! »

Bernard Besret fait partie de ces êtres par qui le dialogue interreligieux sort de la théorie, prend chair humaine et atteint, au-delà de tout discours intellectuel, donc limité, une vérité universelle. Il rejoint ainsi d'autres témoins, comme Raimon Panikkar, Henri Le Saux et Jules Monchanin.

Marie-Thérèse Bouchardy

Histoires d'ailes

Un grand vent souffle ce matin, faisant frémir les ailes de l'ange qui crèche sur ma fenêtre. Car j'ai un ange à ma fenêtre, avec des ailes en plastique rose et un jupon bleu ciel. Il habite un nichoir à oiseaux, qui n'a jamais servi à aucun oiseau, vu que j'ai préféré y mettre cet ange, précisément, en souvenir de ma vieille amie Marcelle qui me l'a offert avant de prendre son envol. A chaque fois que je regarde par la fenêtre, et que je vois l'ange dépasser du nichoir, ailes ouvertes, comme prêt au départ, je pense à elle.

Et justement, à propos d'ailes, les physiciens du CERN, paraît-il, s'en sentent pousser de belles depuis quelques semaines. Grâce à leur grand collisionneur de hadrons, les voilà qui espèrent très bientôt pouvoir débusquer le fameux boson de Higgs. Une particule particulièrement insaisissable qu'on surnomme la particule de Dieu, sensée expliquer l'existence de la matière telle que nous la connaissons, tout en confirmant du même coup l'hypothèse du big bang.

Comment ? La nouvelle ne vous emballe pas ? Je vous comprends. En cette période de crise, le big bang ne fait pas recette. Ce qui nous préoccupe, c'est plutôt le big crash qui s'annonce, le big bazar des marchés financiers qui mènent le monde par le bout du nez, et tous ces travailleurs jetés à la poubelle par un féroce big boss sans cœur et sans conscience. Il y a un tel décalage entre l'existence quotidienne et la vaste valse cosmique ! Un fossé si colossal entre ce qu'on vit et souffre au ras des pâquerettes et ce qui se déroule au plan universel ! Par conséquent, le boson de Higgs, il faut bien l'admettre, tout le monde s'en tape, malgré son surnom poétique. Pourquoi j'en parle, alors ? Eh bien ! parce que le vent souffle en ce matin d'hiver, faisant frissonner les ailes de l'ange à ma fenêtre, et que ça me fait penser au grand mystère de l'Univers.

Et justement, à propos de mystère, il y en a un qui me titille tout spécialement ces derniers temps : la « conversion à l'envers » de Michel Bavaud. Dans son dernier livre, intitulé Dieu, ce beau mirage, l'écrivain fribourgeois, naguère fervent catho engagé en Eglise, explique comment et pour-

quoi, à 80 ans, il a perdu la foi. En cause, notamment, l'intransigeance doctrinale de l'Eglise romaine, mais aussi et surtout la duperie que représente à ses yeux ce prétendu Dieu d'amour « imposé dès l'enfance comme une évidence », et qui ne lève jamais le petit doigt face au mal et à la souffrance. Autant de blessures qui, au soir de sa vie, ont poussé l'ancien professeur à faire son coming out spirituel, au fil d'une confession d'autant plus poignante qu'elle entre en résonance avec ce qui agite bien des croyants au plus profond de leur âme et conscience.

Oui, je l'avoue, moi aussi je perds la foi plus souvent qu'à mon tour ; et même si je la retrouve chaque fois comme par miracle, je me sens proche de Michel Bavaud, homme de droiture et de courage. Non sans m'interroger, toutefois, sur l'incongruité de son expérience. D'ordinaire, en effet, ce sont les athées qui, après un long cheminement, s'ouvrent à la lumière et croient. Lui, il fait le contraire. Il retombe sur terre. Je trouve ça très bizarre et cruel. Ah, si seulement Dieu pouvait lui rendre ses ailes ! me dis-je en regardant par la fenêtre.

Et voilà que je vois... devinez quoi ? Deux ailes qui battent avec vigueur - pas des ailes en plastique, de vraies ailes d'oiseau, avec les plumes et tout. Je regarde mieux, n'en croyant pas mes yeux : c'est une mésange bleue. Elle cherche à entrer dans le nichoir, mais elle n'y arrive pas, vu qu'il est occupé. Alors, j'ouvre vite la fenêtre, je sors du nichoir l'ange, et je mets à sa place des graines de tournesol, que la mésange mange, et je rends grâce à Dieu pour ce super poème, si beau et si étrange, dont il me fait cadeau au seuil de l'an nouveau.

Gladys Théodoloz





Notre-Dame de la Route

Centre spirituel de formation et de réflexion

1752 Villars-sur-Glâne / Fribourg, tél. 026 409 75 00

Retraites et méditation

Retraite d'initiation aux exercices spirituels d'Ignace de Loyola
04 - 08 janvier ~ me 18h00 - di 13h00
avec *Luc Ruedin sj*

Retraite à partir d'exercices philosophiques et ignatiens
16 - 20 janvier ~ lu 18h00 - ve 13h00
avec *Luc Ruedin sj, Alexandre Jollien*

Retraite itinérante à ski
22 - 28 janvier ~ di 18h00 - sa 13h00
avec *Luc Ruedin sj, Christine Fornerod Castella*

Retraite individuellement guidée pour étudiants et jeunes professionnels
11 - 18 février ~ sa 18h00 - sa 13h00
avec *Beat Altenbach sj*

ZEN
03 - 05 février ~ ve 18h00 - di 16h00
avec *Patrick R. Afchain*

Retraite avec jeûne complet selon les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola
20 - 31 mars ~ ma 18h00 - sa 13h00
avec *Luc Ruedin sj, Marie-Thérèse Ingold*

Retraite de Pâques
04 - 09 avril ~ me 18h00 - lu 13h00
avec *Beat Altenbach sj, Luc Ruedin sj*

Initiation à la méditation d'Anthony de Mello sj
14 - 15 avril ~ sa 10h00 - di 16h00
avec *Erwin Ingold*



Personnalité et relations

Trouver la paix du cœur - Faire confiance - se faire confiance
18 janvier ~ me 09h30 - 16h30
avec *Rosette Poletti*

Estime de soi à l'estime du Soi
11 - 12 février ~ sa 09h30 - di 16h00
avec *Isabelle d'Aspremont*

Week-end psycho-spirituel
La colère dans tous ses états
25 - 26 février ~ sa 10h00 - di 17h00
avec *Rosette Poletti, Lytta Basset*

Bible

Jeudi bible - Autour du Concile de Chalcédoine
19 janvier ~ je 09h00 - 16h00
avec *Jean-Bernard Livio sj*

Vendredi bible
20 janvier ~ ve 09h00 - 16h00
avec *Jean-Bernard Livio sj*

Prier avec la Bible
03 - 04 mars ~ sa 09h00 - di 16h00
avec *Marie-Christine Varone*

Couples et familles

24h pour couples
14 - 15 janvier ~ sa 10h00 - di 14h00
avec *Xavier Maugère*

Comment construire notre avenir
10 - 12 février ~ ve 20h00 - di 16h00
avec *Xavier Maugère*